



CONSEIL DE LA LANGUE FRANÇAISE

PRIX JULES-FOURNIER



1 9 9 5

GEORGES-HÉBERT
GERMAIN

Québec 

CONSEIL DE LA LANGUE FRANÇAISE
PRIX JULES-FOURNIER
1 9 9 5

GEORGES-HÉBERT
G E R M A I N

Québec ☐☐

© Gouvernement du Québec
Dépôt légal -1995
Bibliothèque nationale du Québec
Bibliothèque nationale du Canada
ISBN 2-550-25190-3

Table des matières

Prix Jules-Fournier 1995	5
Georges-Hébert Germain : quinzième lauréat du prix Jules-Fournier	7
Proclamation du prix Jules-Fournier 1995	9
<i>Curriculum vitæ</i> de Georges-Hébert Germain	13

Articles soumis par le lauréat

Voyage chez les rescapés de l'enfer	16
L'inukshuk de macadam	20
Le poète du palmarès	25
Miami : la belle et la bête	30
Le collectionneur d'écrivains	36
Boisbriand contre l'Ombre Jaune	41
Dragone, le philosophe du cirque	47
Le retour du mythe	51
Un innocent dans les Rocheuses	57
Nos soldats ont les bleus	61



Prix Jules-Fournier 1995

Sur proposition du jury,
le Conseil de la langue française
a l'honneur de déclarer lauréat du
prix Jules-Fournier

MONSIEUR GEORGES-HÉBERT GERMAIN

pour la justesse de sa langue et la force de son regard.
Ce journaliste réunit des qualités de reporter et, souvent, d'écrivain.
Il porte l'information plus loin que l'actualité, si l'on peut dire, jusqu'à
l'intérieur du paysage social et de l'âme de l'individu.

Fait à Québec,
ce deuxième jour de décembre mil neuf cent quatre-vingt-quinze.

La ministre responsable de l'application
de la Charte de la langue française

Le secrétaire du
Conseil de la langue française

Louise Beaudoin

Antoine Godbout

GEORGES-HÉBERT GERMAIN

Quinzième lauréat du prix Jules-Fournier

LE PRIX JULES-FOURNIER, institué en 1980 par le Conseil de la langue française, veut encourager la qualité de la langue chez les journalistes. Le prix ainsi nommé évoque la brève carrière du journaliste québécois Jules Fournier (1884-1918), dont Olivar Asselin écrivait qu'« il est probablement, à tout prendre, l'intelligence la plus complète, la plus fine qui ait encore paru parmi nous ». Reconnu pour la vigueur, la clarté et la précision de son style, Jules Fournier travailla successivement à *La Presse*, au *Devoir* et à *La Patrie*. Il succéda à Olivar Asselin à la direction du *Nationaliste* et fonda son propre journal, *L'Action*. Nommé traducteur au Sénat en 1917, il écrivit un essai intitulé *La langue française au Canada*.

Le Conseil de la langue française a décerné cette année, sur recommandation unanime du jury, le prix Jules-Fournier à monsieur Georges-Hébert Germain, journaliste, chroniqueur, critique, commentateur, scénariste, reporter.

Monsieur Jean Royer a présidé le jury composé de mesdames Carole Beaulieu et Odile Tremblay, deux lauréates du prix Jules-Fournier, de madame Ghislaine Rheault, journaliste, ainsi que de monsieur Antoine Godbout, secrétaire du Conseil de la langue française.

LAURÉATS

- | | |
|---------------------------|----------------------------|
| 1981 ★ Nathalie Petrowski | 1988 ★ Gilles Lesage |
| 1982 ★ Réjean Tremblay | 1989 ★ Jean-V. Dufresne |
| 1983 ★ André Dalcourt | 1990 ★ Jean-François Lisée |
| 1984 ★ Francine Montpetit | 1991 ★ Réal Pelletier |
| 1985 ★ Daniel Pérusse | 1992 ★ Carole Beaulieu |
| 1986 ★ Guy Deshaies | 1993 ★ Geneviève Picard |
| 1987 ★ Pierre Sormany | 1994 ★ Odile Tremblay |

Proclamation du prix Jules-Fournier 1995

HOMMAGE À GEORGES-HÉBERT GERMAIN

La justesse de la langue et la force du regard

L'ATTRIBUTION du prix Jules-Fournier, pour la quinzième année, peut être l'occasion d'un rappel de l'importance de cette distinction pour les journalistes professionnels. En effet, ce prix récompense la qualité de l'outil de travail d'un journaliste : sa langue écrite, qui est aussi le résultat d'une rigueur intellectuelle et d'une habileté d'information.

En soulignant la qualité de langue et de style d'un lauréat, le prix Jules-Fournier souligne également que la maîtrise de l'expression vient nécessairement d'une vision du monde, d'un engagement social, autant que d'une démarche littéraire adaptée aux contraintes du média qu'elle pratique. On ne dira jamais assez combien les journalistes doivent se faire les gardiens de la vie démocratique et intellectuelle de notre société. À l'instar des écrivains, ils sont les défenseurs de nos libertés. Cette démarche n'est pas toujours facile à tenir, quand on sait que la plupart des médias d'aujourd'hui sont inféodés à des pouvoirs d'argent ou même de politique et que la plume des journalistes doit obéir aux seuls motifs de justice et de vérité.

Le frère du journaliste, c'est l'écrivain. La littérature est la sœur aînée de l'information, si l'on veut. Qu'ajoute l'écrivain à la conscience du journaliste? Albert Camus, qui fut journaliste comme il fut écrivain, nous répond que c'est la compassion. Le journaliste prend acte de la réalité et l'écrivain tente de la comprendre. Cette compréhension est aussi une compassion.

Le lauréat du prix Jules-Fournier 1995 allie les qualités du journalisme et de la littérature. Ce journaliste est aussi un écrivain. Il devient un exemple pour ses collègues, au même titre que l'était Jules Fournier en son temps.

La figure de Jules Fournier nous ramène à l'esprit qui préside à ce concours du Conseil de la langue française. Jules Fournier, qui vécut trente-quatre ans, de 1884 à 1918, a été un grand journaliste par la qualité formelle de ses écrits et par la grandeur de sa vision. Avec l'ironie mordante du polémiste et l'esprit nerveux autant que réfléchi, il a su toucher à tous les sujets de l'actualité de son époque : la politique, la littérature, l'économie, la sociologie, l'éducation, les affaires municipales et les événements mondiaux.

Disciple d'Henri Bourassa, il fit partie de la première équipe du *Devoir* en 1910, et fonda son propre journal, *l'Action*, qu'il publiera et qu'il écrira jusqu'en 1916. Il avait été auparavant courriériste parlementaire et rédacteur politique à *La Presse*, au *Canada* et au *Nationaliste*. Sa position de journaliste était irréductible à quelque compromission que ce soit et une bonne partie de son œuvre journalistique traite de scandales divers aux trois échelons de gouvernement.

On lit le principal de l'œuvre de Jules Fournier dans les deux tomes de son recueil posthume intitulé *Mon encrier*. Nous y trouvons un tableau exact des conditions sociales, politiques et intellectuelles qui prévalent chez les Canadiens français au début du vingtième siècle.

On pourrait dire que ce journalisme de synthèse est plus difficilement praticable de nos jours, mais on peut encore admirer les qualités exemplaires du journaliste qu'était Jules Fournier : rigueur intellectuelle, pensée précise, richesse de vocabulaire et maîtrise de la langue – qualités que viennent couronner l'ironie et la vision sociale et culturelle du journaliste.

«La justesse de ses vues et l'efficacité de son style, nous dit le professeur Alonzo Leblanc¹, peuvent servir de modèles à ceux qui souhaitent atteindre à la clarté d'expression et à la pertinence de la pensée.»

Voilà donc l'esprit qui préside à l'attribution du prix Jules-Fournier. Rappelons que cette récompense est donnée à la suite d'un appel de candidatures et que tous les genres de journalisme sont admissibles, la qualité de l'écriture et l'originalité de la vision faisant foi de l'excellence de la candidature retenue par le jury.

1. *Dictionnaire des œuvres littéraires du Québec*, tome II, 1900 à 1939, Montréal, Fides, 1980.

Cette année, le jury a choisi à l'unanimité et dans l'enthousiasme de décerner le prix Jules-Fournier 1995 à monsieur Georges-Hébert Germain.

Grand reporter au magazine *L'actualité*, Georges-Hébert Germain s'est distingué par la justesse de sa langue et la force de son regard. Ce journaliste réunit des qualités de reporter et, souvent, d'écrivain. Il porte l'information plus loin que l'actualité, si l'on peut dire, jusqu'à l'intérieur du paysage social et de l'âme de l'individu.

Sa signature est au tournant de chaque paragraphe, dans ce style simple et imagé qui a inspiré bien des jeunes journalistes peinant sur leur clavier, note Carole Beaulieu, membre du jury. « La force de Georges-Hébert Germain c'est son regard, ajoute-t-elle. Il entraîne les lecteurs sous la table, leur montre du doigt les chaussettes variées des musiciens de Beau Dommage, par exemple. On glisse dans un de ses reportages comme dans un fauteuil confortable, se demandant parfois, quelques pages plus loin, pourquoi on a lu jusqu'au bout un reportage sur un sujet qui nous laissait au départ indifférents ou parfois même nous horripilait. Qui d'autre que lui, dans un magazine grand public, réussirait à ouvrir un reportage militaire en citant Apollinaire? »

Selon Ghislaine Rheault, notre lauréat est un grand journaliste « parce qu'il a un œil » et qu'il regarde les gens droit dans les yeux, à l'occasion de portraits vivants, de reportages uniques et d'enquêtes fouillées. « Pourquoi Georges-Hébert Germain nous entraîne-t-il avec lui jusqu'au point final de la plus rébarbative des enquêtes? demande Ghislaine Rheault. C'est qu'il a une plume, cet outil essentiel du métier. »

Pour sa part, Odile Tremblay souligne le fait que le lauréat a su superposer au moule des reportages de magazines un vrai style personnel. « Il allie à une puissance descriptive le souci constant du terme juste qui fait mouche, et des envolées presque lyriques créant d'éloquentes images. Des trouvailles littéraires prennent constamment le relais de l'écriture journalistique et viennent enrichir le contenu de ses reportages fouillés. Son beau style de conteur dépasse le cadre des faits à décrire pour y greffer une dimension intérieure, un regard d'écrivain. »

De même, pour Antoine Godbout, Georges-Hébert Germain a cette rare qualité d'allier la curiosité de l'enquêteur au talent de raconteur. « Une langue précise et "travaillée", sans tomber dans l'affectation. Une écriture au rythme bien cadencé : une qualité appréciée quand on fait de longs "papiers". Une recherche fouillée aux multiples témoignages, sans excès de citations ou de données techniques. On lit ses reportages comme on regarde un bon film documentaire : on apprend des choses tout en se faisant raconter une histoire. On sent la présence du journaliste dans l'environnement qu'il décrit sans excès du "je". Il sait nous approcher d'un sujet tout en gardant ses distances. »

Bien sûr, on peut penser que ce prix Jules-Fournier est décerné à un journaliste admiré de tous pour l'ensemble de son œuvre. Mais nous tenons à souligner que le prix est attribué d'abord et avant tout pour la qualité du dossier soumis au jury de 1995. Ce qui ne nous empêche pas d'affirmer, par ailleurs, que la qualité de la présence de Georges-Hébert Germain dans le monde de l'information est celle d'un journaliste qui peut aussi porter parfois sur les choses de son temps un regard d'écrivain. Au même titre que l'inspirateur de ce prix, Jules Fournier, Georges-Hébert Germain devient un exemple pour tous les journalistes du Québec.

Jean Royer, président du jury

Curriculum vitæ de Georges-Hébert Germain

Georges-Hébert Germain est né aux Écureuils, dans le comté de Portneuf. Il est détenteur d'un baccalauréat ès arts et d'une licence en géographie de l'Université de Montréal.

Depuis 1969, Georges-Hébert Germain a été journaliste, chroniqueur, critique, commentateur, scénariste, reporter.

Ses talents de rédacteur ont été mis à contribution dans les périodiques *La Presse*, *Nous Magazine*, *Perspectives*, *Forum*, *The Review*, *Hobo-Québec*, *Forces*, *Autrement*, *enRoute*, *Châtelaine*, *L'actualité*, ainsi qu'à la station radiophonique CKAC et à la station de télévision Télé-Métropole.

À Radio-Québec, il a été recherchiste, scénariste ou intervieweur pour les émissions *Neuf et demi*, *Des livres et nous*, *Il y a longtemps que je chante*. Il a fait un travail semblable à Radio-Canada pour les émissions *Au fil des arts*, *L'Observateur*, *Coup d'œil*, *La bande des six*, *Tous pour un*. À l'Office national du film, toujours à titre de recherchiste, scénariste et intervieweur, il a travaillé à la réalisation de *Sur le dos de la grande baleine*, un documentaire sur les barrages hydroélectriques.

Georges-Hébert Germain a publié plusieurs ouvrages: *Un minou fait comme un rat* (1982), *Croquenote* (1984), *De Laval à Bangkok* (1987), *L'Ombre et la Lumière* (1990), *Overtime* (1991), *Christophe Colomb. Naufrage sur les côtes du paradis* (1991), *Le moulin Fleming* (1991), *Québec-Québec* (1992), *Les peuples du froid* (1995). Un titre est en préparation: *Les grands projets*, prévu pour le printemps de 1996.

L'excellence du travail du nouveau récipiendaire du prix Jules-Fournier a été plusieurs fois reconnue: prix Brascan en 1981 (portrait de Robert Charlebois), prix Brascan en 1985 (portrait de l'écrivain Saul Bellow), prix Air Canada en 1987 (reportage sur le Japon), prix Judith-Jasmin en 1987 (reportage sur New York), deux fois grand prix d'excellence de la Fondation des magazines canadiens (médaille d'or pour un reportage sur l'Inde en 1988 et médaille d'argent pour un reportage sur le Saint-Laurent en 1989), prix

de l'Ordre des architectes (portrait de l'architecte Moshe Safdie), The President's Medal, University of Western Ontario (reportage au Groenland et au Yukon), prix 1994 et prix 1995 de l'Association québécoise des éditeurs de magazines (catégorie *Lettres et Beaux-Arts*), prix 1995 de la Fondation nationale des magazines canadiens.

Articles soumis par le lauréat

*Tous les articles sont tirés
de la revue L'actualité.*

Voyage chez les rescapés de l'enfer

On a tout fait pour rendre Schefferville invivable et la rayer de la carte. Après la fermeture de la mine de fer, il y a 10 ans, les autorités ont soigneusement démoli l'hôpital et rasé de fond en comble tout un pâté de maisons saines et meublées. Il ne reste plus que les trottoirs, deux ou trois bornes d'incendie, quelques poteaux bien alignés d'où pendent de courts épis de fils électriques. Le visiteur non averti se demande s'il s'agit d'un chantier ou d'un quartier en ruine, et si cette histoire ne fait que commencer ou si elle est déjà terminée.

Dans le centre de loisirs qu'avait construit Iron Ore, propriétaire et de la mine et de la ville, il n'y a plus de piscine, ni de patinoire, plus de gymnase non plus. On aurait même jeté les murs à terre si des jeunes en colère ne s'étaient précipités devant les bulldozers. Le centre-ville a également eu la vie dure. Là où la compagnie et le gouvernement ont été négligents dans leur entreprise de démolition, le temps s'y est mis avec la très efficace collaboration des mêmes jeunes qui, en sortant souls de l'hôtel Royal ou de la discothèque Le Pôle, ont cassé à peu près tout ce qui était cassable.

La marquise du théâtre Roxy est défoncée, ses fenêtres placardées, comme celles de nombreuses maisons du voisinage. En face du café Bla Bla, la vitrine de la mercerie Jacob expose les mêmes vêtements depuis 10 ans. Le propriétaire n'a même pas essayé de vendre ou de donner son inventaire. Dès l'annonce de la fermeture de la mine, il a mis le cadenas à la porte et levé le camp, comme la très grande majorité des Blancs. Plus rien à faire ici. Et aucune envie de vivre dans une ville sans hôpital, sans gymnase, sans cinéma, où le train ne monte plus qu'une fois la semaine, le jeudi (12 heures, ô l'interminable voyage), où l'avion pour Montréal coûte environ 1300 dollars, et où des Indiens souvent divisés, tantôt exaltés, tantôt déprimés, jamais reposants, vivent leur furieuse et douloureuse crise d'identité.

Quelques très rares irréductibles blancs sont restés, qu'on peut compter sur les doigts de la main, des commerçants qui trouvent encore largement leur profit, parce que monopolistes et exclusifs. Albert Fortier et Gilles Porlier, des vieux de la vieille qui ont connu la belle époque de la mine, possèdent et dirigent, parfois concurremment, presque tous les commerces et les services de la ville : l'unique hôtel, le seul café, un bar avec billard, machines à sous et juke-box, la discothèque, les deux dépanneurs, l'ambulance, des pourvoies, deux ou trois avions, une flotte de motoneiges, une station-service, le dépôt de la Société des alcools, le club vidéo, etc. On dit qu'ils sont très riches.

Porlier, gai luron, gros travailleur, court sans cesse à gauche et à droite, ne finit jamais ses phrases, ne sait pas de quoi sera fait l'avenir de cette ville, n'y pense même pas, n'en parle pas; Fortier, maussade et nostalgique, disserte à voix basse et brisée sur l'invivable présent, et délire doucement sur le bon vieux temps de la mine de fer, l'âge d'or, le paradis perdu dont on trouve encore çà et là quelques vestiges.

Posés sur le tapis de lichen et de gros sable qui entoure le vieil hôtel de ville, deux énormes blocs de minerai portent encore les armoiries de Schefferville, le Pic et la Pelle croisés, et sa devise en fer forgé, *A ferro vincas* (tu vaincs par le fer), qui aura valu un peu moins de 30 ans. Partout autour, le glorieux et laborieux passé affleure, comme ces alignements de roches ferrugineuses, autrefois signes de richesse, aujourd'hui sans valeur, qui au printemps mélangent leur rouille aux verts des collines environnantes, le pâle du lichen et le foncé des épinettes noires. Des épaves de pelles mécaniques, des tôles et des pylônes tordus, des restes de baraques et de moulins broyeurs et concasseurs gisent oubliés au flanc des terrils ou au fond des trous de mine géants.

Sur le lac Knob, face au Labrador, toujours debout, le beau grand chalet de bois rond où est mort en septembre 1959 le premier ministre du Québec Maurice Duplessis, l'un des créateurs de Schefferville, instigateur contesté de la saga du fer qui devait permettre aux Canadiens français de sortir des limbes, mais qui aura surtout contribué à enrichir Iron Ore de Cleveland. Tout ici rappelle cet âge de fer, ce passé toujours à vif, que la grande majorité des quelque 125 habitants blancs de la ville n'ont pas connu.

Professionnels de la santé, administrateurs et enseignants, policiers, psychothérapeutes, ces Blancs qu'attire la bonne paye et que les beautés du pays, le grand air, la sainte paix, les ciels bleus et secs et les jeux d'un hiver magnifique retiennent parfois plusieurs années sont pratiquement tous au service des deux communautés indiennes auxquelles Schefferville a donné naissance : Matimekosk, à deux pas, où vivent 650 Montagnais, Kawawachikamach, à une quinzaine de kilomètres plus au nord, où se sont réfugiés 550 Naskapis.

C'est grâce à ces Indiens que Schefferville est restée en vie. Sans eux, les fonctionnaires de Québec, qui l'avaient déjà rayée de la carte, pourraient dormir en paix. Iron Ore aurait récupéré et recyclé les 350 km de rails qui montent de Sept-Îles, le lichen aurait tranquillement envahi les rues et les épinettes recouvriraient les pauvres pelouses arrachées de peine et de misère à la toundra... Mais les Montagnais

qui, dans les années 50, se sont fixés dans ce pays que fréquentaient déjà leurs pères n'ont pas du tout l'intention de retourner sur la côte du Saint-Laurent, dans les vieilles réserves de Maliotenam, de Betsiamites ou de Natashquan d'où ils sont venus. Et les Naskapis ne veulent surtout pas recommencer à errer comme autrefois dans leur épouvantable pays, du côté de la Caniapiscou et des Torngat, royaume des Mauvais Esprits, entre Fort McKenzie et Utshimastits mieux connu aujourd'hui sous le tristement célèbre nom de Davis Inlet. Les Naskapis de Schefferville sont des rescapés de l'enfer.

Proches des Montagnais, des Attikameks et des Cris par la langue et par la culture, ils étaient, il y a une génération encore, des chasseurs nomades qui tiraient du caribou leur nourriture, leurs vêtements, leurs outils, leurs légendes. Ils ont connu des temps terriblement difficiles, d'interminables et incontrôlables famines, des maladies comme la tuberculose qui ne les lâchaient pas. En 1949, la plupart d'entre eux s'étaient réfugiés, à moitié morts de faim, chez les Inuit de Fort Chimo (aujourd'hui Kuujuaq), où le gouvernement leur faisait porter des vivres. Sept ans plus tard, ils acceptaient d'aller vivre avec les Montagnais de Matimekosh qui les reçurent généreusement.

Les plus vieux se souviennent de leur arrivée. Ils étaient 400 environ, en haillons, maigres à faire peur, silencieux, effarés. Les enfants couverts de furoncles tussaient à s'arracher les poumons. Les vieux tremblaient, pleuraient. Ils n'avaient rien, quelques vieux chaudrons, des fusils tout rouillés, des ustensiles d'os de caribou, la peur au ventre. En quelques semaines, franchissant allégrement 2000 ans d'histoire, ils sont sortis de l'enfer pour entrer dans un véritable âge d'or. Ils habitèrent enfin de vraies maisons. Ils mangeaient à leur faim. Ils avaient des jobs, de l'argent. Leurs enfants allaient à l'école. Les médecins de la mine s'occupaient de leur santé.

Ils eurent bientôt la radio communautaire, le bingo quotidien, 36 loteries, de belles carabines, des motoneiges. Ils ne sont plus maigres à faire peur. Au contraire. La proportion d'obèses est aujourd'hui effrayante, comme dans toutes les populations amérindiennes.

Pendant 16 ans, Montagnais et Naskapis vont cohabiter à Matimekosh sans trop de tiraillements. Chaque communauté a sa langue maternelle, assez proche l'une de l'autre pour qu'on puisse se comprendre sans trop de peine; et sa langue seconde, le français pour les Montagnais, l'anglais pour les Naskapis. Ceux-ci sont anglicans; ceux-là, catholiques. Mais quand le pape est venu

à Québec, ils sont tous allés le voir, comme ils étaient tous allés voir Mgr Runcie, chef de l'Église anglicane. Et chaque été, ils vont ensemble rendre hommage à la grand-maman du petit Jésus à Sainte-Anne-de-Beaupré, où ils côtoient les gitans venus d'Europe.

Les vieux Naskapis sont restés traumatisés par les misères passées; les jeunes sont déchirés entre ces aînés impuissants et inquiets, silencieux et effacés, et le monde moderne, séduisant et efficace, terriblement imposant, auquel ils sont confrontés. Le micro-peuple naskapi de Schefferville a des problèmes existentiels graves. Rien à voir cependant avec ce que vivent ses frères échoués à Davis Inlet dans la plus abjecte misère.

« Ce qui est arrivé là-bas était prévisible et annoncé, dit Ruby Sandy Robinson du conseil de bande de Kawawachikamach. On a bien tenté d'attirer l'attention. Mais les Naskapis ne savent pas encore se faire entendre. »

On peut cependant comprendre qu'ils ne portent pas Clyde Wells dans leur cœur. Les Montagnais non plus qui ne se gênent pas pour dire qu'il a toujours traité les leurs avec mépris. Ils disent qu'il ne faut pas s'étonner que les Naskapis et les Innus du Labrador viennent ou tentent de venir, de plus en plus nombreux, se réfugier dans les réserves du Québec où ils sont mieux traités. Selon le dernier recensement de Statistique Canada, l'augmentation de la population autochtone entre 1986 et 1991 a été presque deux fois plus forte au Québec (70 %) qu'à Terre-Neuve (37 %).

« Nous avons encore beaucoup de chemin à faire, ajoute Robinson. Certains d'entre nous vivent encore des drames inadmissibles. Mais être indien n'est plus une misère et une honte. En tout cas, pas ici. »

En 1978, les Naskapis de Schefferville ont reçu neuf millions de dollars en échange de leur signature au bas de la *Convention du Nord-Est québécois*. Le rêve a grandi. Pour la première fois de sa vie, ce peuple allait enfin avoir son propre village dans un lieu choisi, Kawawachikamach, à une vingtaine de kilomètres au nord de Schefferville, son école, son dispensaire, une gymnase, de jolies maisons. A l'automne de 1982, ils étaient en train de déménager leurs pénates quand Brian Mulroney, vice-président exécutif aux affaires corporatives d'Iron Ore, annonçait la fermeture de la mine. Pour la petite communauté naskapie, c'était la catastrophe. « Jamais on n'aurait signé cette convention si on avait su que la mine allait fermer », dira le chef actuel, John Mamiamskum.

Les Naskapis restent quand même, pour le moment du moins, mieux nantis que les Montagnais. Ils ont un portefeuille d'actions de quelque 12 millions de dollars, géré par leur société de développement qui a maintenant ses bureaux rue Saint-Jacques à Montréal. Ils ont des ateliers de mécanique et de la grosse machinerie qui leur permet d'honorer de lucratifs contrats d'entretien de routes du côté de la baie James. Ils sont propriétaires d'entreprises de tourisme d'aventure et de pourvoirie, Tuktu et le Club Aventure Naskapi. James Chesappio court les salons du plein air jusqu'en Europe. Il distribue partout d'extraordinaires images de sa toundra natale, fait voir lacs et rivières, des lieux sauvages, intouchés, derniers repaires de la beauté, de la pureté du monde. Il parle des volées d'outardes qui au printemps obscurcissent le ciel, du troupeau de caribous qui se porte à merveille. Depuis que les explosions ont cessé, il n'est pas rare en effet d'en voir de petits détachements, une cinquantaine de bêtes ahuries, traverser la ville au grand galop.

Tout cela séduit amants de la nature et amateurs de grands espaces. Mais les affaires ne décollent pas bien vite. L'an dernier, le Club Aventure n'a attiré que 44 clients. Les Naskapis ne sont pas les seuls à vouloir exploiter les charmes de la toundra. Une quinzaine d'agences de l'extérieur proposent trekking, safaris-photos, expéditions de canot-kayak, de chasse, de pêche, etc. L'automne, il y a 21 pourvoiries à Schefferville, 12 à Kuujuaq.

« C'était prévisible, dit le chef montagnais Réal McKenzie. Les Naskapis ont reçu de l'argent, mais ils ont pratiquement renoncé à toute autonomie territoriale. N'importe qui peut venir faire des affaires chez eux. »

Il considère que ses frères Naskapis se sont fait « passer un sapin » quand ils ont signé en 1978 cette *Convention du Nord-Est québécois*. Comme les Cris et les Inuit trois ans plus tôt en acceptant la *Convention de la Baie-James et du Nord québécois*.

« Ils ont eu de l'argent, c'est vrai. Mais ils n'ont plus de territoire vraiment à eux, plus de pouvoir, plus de *bargaining power*. »

Les Montagnais, eux, n'ont jamais abdiqué leur souveraineté, jamais rien signé. Ils exigent une plus grande autonomie, les pleins pouvoirs, la possibilité d'exploiter à leur profit les richesses du pays ancestral.

« Que des Blancs de Montréal ou de Sept-Iles viennent ici, sur un territoire qui nous appartient depuis des milliers d'années, exploiter des pourvoiries ou des mines ou des barrages hydro-électriques ou n'importe quelle entreprise de tourisme, sans que nous puissions en profiter directement, nous n'accepterons plus jamais ça. »

Le chef McKenzie, 33 ans, en est à son deuxième mandat. Il a obtenu déjà que 125 acres de la vieille ville blanche abandonnée soient convertis en réserve. Il y a mis de nouvelles maisons en chantier et entrepris le déménagement de Matimekosh, construit en terrain marécageux, instable et insalubre. Il est ambitieux, brillant, sûr de lui. Il parle parfaitement, outre sa langue maternelle, le français et l'anglais; il baragouine le cri, l'attikamek, le naskapi, en plus de l'espagnol. Il gagne très bien sa vie comme pilote d'avion. Il a fait le tour du monde, rencontré le pape, vu la reine. Ovide Mercredi et Elijah Harper sont ses amis. Il a un programme et un calendrier bien précis. A l'automne 94, il aura négocié avec le gouvernement une entente globale et définitive sur le territoire, sur les institutions politiques et les questions économiques...

« C'est simple. On ne demande pas la charité. On ne veut pas de BS. On veut ce qui nous appartient. Et on va l'avoir. A la fin de mon mandat, on sera en sécurité, nos droits seront respectés. »

Même s'il considère que les Cris se sont fait avoir, il a engagé leur avocat, James O'Reilly. Il a su se créer de véritables liens d'amitié parmi les fonctionnaires provinciaux et fédéraux. A l'invitation du Secrétariat aux affaires autochtones, il est allé s'expliquer devant un comité formé de représentants de chacun des 27 ministères provinciaux. « J'ai parlé pendant une heure et demie. S'il y en a qui n'ont pas compris, c'est qu'ils ne voulaient vraiment pas comprendre. »

En mars dernier, trois universités anglaises demandaient au Secrétariat de leur organiser une conférence sur les autochtones québécois. Ils attendaient un prof d'université, anthropologue ou sociologue. Le sous-ministre André Maltais leur a envoyé Réal McKenzie. Maltais connaît très bien les peuples indiens du Québec, leur histoire, leurs projets, leurs problèmes. Il croit, comme McKenzie, qu'une entente de principe sera signée avec les Montagnais au plus tard cet été. Et que dans un an, ce dossier sera clos. « A la satisfaction de tous. » Il trouve « raisonnables » les revendications du chef montagnais. Et justifiées ses colères.

Réal McKenzie, pas plus que John Mamiamskum, son homologue naskapi, n'a digéré la démolition de l'hôpital et du centre de loisirs.

« C'était terriblement humiliant, dit-il. On s'est fait dire par Iron Ore qu'on serait incapable de prendre soin de ces installations. Et le gouvernement a prétendu qu'il n'avait pas les moyens de former deux ou trois de nos jeunes ou de nous payer du personnel d'entretien, alors qu'il venait de

gagner des millions avec le fer de nos terres. Aujourd'hui, les jeunes n'ont rien à faire. Pas étonnant qu'ils se soient jetés dans la drogue et l'alcool. »

Mais il n'y a pas que cela. Ce n'est pas parce qu'Iron Ore est partie et que le centre de loisirs est fermé que plein de jeunes se noient dans l'Apérissimo, un vin sucré très alcoolisé dont le rapport ivresse/prix est jugé supérieur à toute autre boisson.

Ou qu'ils fument et sniffent n'importe quoi. Il y a un désarroi beaucoup plus profond, un mal de vivre, un vide, beaucoup de peur.

« Collectivement, on est en train de vivre en une ou deux générations ce qui s'est fait ailleurs en plusieurs siècles, dit Grégoire McKenzie. Tout le monde sait ça. C'est difficile et angoissant. Tout le monde l'a dit 100 000 fois. Mais c'est notre affaire, notre drame. Il faut cesser de blâmer les Blancs, cesser de trouver des raisons et des prétextes ou des explications à nos faiblesses ou à nos problèmes. Et chercher des moyens pour s'en sortir. »

Il avoue n'avoir jamais autant bu que lorsqu'il travaillait chez Iron Ore. Il a fallu qu'il se rende au fond de l'abîme, qu'il batte sa femme et manque tout perdre pour se réveiller. « Beaucoup d'hommes et de femmes de ma génération sont passés par là. Ce qui me brise le cœur c'est de voir qu'il y a encore des jeunes qui se sentent obligés d'en faire autant. »

Sobre depuis sept ans, Grégoire a choisi de travailler avec les jeunes. Il les reçoit dans son minuscule bureau à l'école montagnaise, il les écoute, les engueule, les console. Il finit toujours par leur dire : « Il y a 43 Blancs ici, à Schefferville, qui prennent soin de vous autres. C'est 43 belles jobs payantes que vous pouvez aller chercher si vous vous donnez la peine d'étudier ! »

« Le drame, c'est que beaucoup manquent de confiance en eux, dit Jean-François Deveault, responsable de la Sûreté du Québec. J'ai connu des jeunes super-brillants, mais tellement persuadés qu'ils ne pourraient pas réussir qu'ils renonçaient. »

Depuis quatre ans qu'il est là-haut, Deveault en a vu jour et nuit de toutes les couleurs, mille bagarres, mille chicanes de ménage avec coups et blessures. « Sans doute rien de pire qu'ailleurs. Mais ici, on voit toujours tout, on sait tout. On a l'impression d'assister ou de participer à une grosse psychothérapie collective. Et par moments, on se demande si on est des travailleurs sociaux ou des policiers. »

Il a vu aussi les choses et les gens changer. Et naître une intelligentsia montagnaise et naskapie. L'organisation économique et sociale des deux réserves est

toujours fondée sur la propriété collective. Mais on voit émerger une sorte de bourgeoisie très dynamique qui a entrepris de s'emparer des leviers économiques et qui prend aussi la responsabilité du développement.

Pour le moment, presque tous les commerces sont encore aux mains de quelques Blancs ou sous contrôle gouvernemental. Des Montagnais se sont cependant portés acquéreurs de la station-service Esso. D'autres ont l'œil sur un gros morceau, le vieux barrage de Mehinek construit par Iron Ore : 22 mégawatts, dont les deux réserves et la ville ne consomment que le tiers. Le reste, inutilisé depuis la fermeture des moulins broyeurs, pourrait alimenter les mines de Fermont ou de Labrador City à quelque 135 km au sud. Mais les businessmen montagnais ne sont pas les seuls à convoiter ce barrage. Plusieurs offres ont été faites, dont une à un dollar par la Newfoundland Hydro.

« Ils pensent avoir des droits de propriété sur ce barrage parce que la centrale est au Labrador, raconte le chef McKenzie. Les Québécois aussi, parce que le bassin de rétention et le réseau de distribution se trouvent chez eux. Ce que personne ne semble vouloir comprendre, c'est que, Québec ou Labrador, ce territoire est à nous d'abord et avant tout. »

Située sur la ligne de partage des eaux qui fait frontière entre le Québec et le Labrador, Schefferville, 1400 habitants, est lourdement administrée, le plus souvent de loin, par des nuées de fonctionnaires fédéraux ou provinciaux d'une foule de ministères. Trois commissions scolaires, trois corps de police (SQ, police autochtone relevant du provincial, police amérindienne fédérale), trois dispensaires, deux conseils de bande, etc. Du pur Kafka.

« Les fonctionnaires sont divisés, dit Réal McKenzie. Nous sommes unis et nous savons enfin ce que nous voulons. C'est notre force. »

On n'aura peut-être jamais les moyens de reconstruire la piscine. Mais on parle très sérieusement de remettre du fréon dans le serpent de la patinoire. L'hiver prochain, les jeunes de Matimekosch et de Kawawachikamach pourront s'affronter au hockey.

« Très bientôt, ajoute le chef McKenzie, on n'aura plus aucune raison de se plaindre. On sera enfin revenus au monde. Ce sera pour y rester. Comme on est restés à Schefferville. »

Ville condamnée, à moitié démolie, aux trois quarts désertée, Schefferville a survécu, déviante et mutante, une vraie ville à l'état sauvage, sorte d'île perdue au fin fond de la toundra, une expérience unique. ■

L'inukshuk de macadam

Un fantôme de pierre monte désormais la garde, rue Sherbrooke, entre le Musée McCord et l'Université McGill.

Témoin du passage d'un peuple.

Certains jours, on ne le voit pratiquement pas. Soit qu'on ait l'esprit ailleurs, soit que quelque facétieux chaman l'ait par magie dérobé aux regards. Il a beau mesurer plus de trois mètres et peser au-delà de 30 tonnes, il arrive quand même à se fondre parfaitement dans le paysage. Même les gens du Musée McCord qui l'ont acquis l'an dernier, qui l'ont fait transporter avec mille soins d'une île perdue de la baie d'Hudson et l'ont fièrement planté devant chez eux, rue Sherbrooke, ont remarqué cette faculté qu'il a parfois de ne pas se faire voir. « On croyait qu'il dérangerait, disent-ils. Mais il est sage comme une image. » Cet inukshuk est un fantôme.

De temps en temps, il choisit dans la cohue un passant et se matérialise brusquement devant lui. Le passant s'arrête, vaguement inquiet. Il n'entend plus la rumeur de la rue. Il se retrouve seul en tête à tête avec ce formidable inukshuk, dans une troublante intimité. Il a le sentiment que ce revenant de pierre qui se

manifeste à lui est là depuis toujours, souverainement immobile, certainement plus solide et plus durable que tous les buildings de fer et de verre qui l'entourent et qui paraissent maintenant si fragiles et éphémères, eux-mêmes fantômes, eux-

mêmes passants. L'inukshuk, une fois qu'on l'a vu, n'a plus rien d'évanescent. On sait qu'il est là pour rester. Comme un roc inamovible dans le flot tumultueux de l'histoire qui emporte tout le reste.

Il est pourtant l'œuvre des plus grands passants de l'histoire du monde, ces nomades, à la fois conquérants et fugitifs, qui depuis plus de 4000 ans ont erré dans tout l'Arctique nord-américain. Un inukshuk est un empilement de pierres ayant plus ou moins forme humaine utilisé jadis comme point de repère dans la toundra. On en trouve aujourd'hui des milliers (inukshuit, au pluriel) sur les territoires fréquentés par les Inuit. Le mot signifie littéralement « qui agit à la place de l'homme ». Il y en a de tout petits; il y en a de géants. Certains

sont seuls au monde; d'autres se tiennent en groupes plus ou moins serrés, formant dans la toundra de mystérieuses constellations.

L'inukshuk est généralement érigé dans un endroit stratégique, le plus souvent sur un promontoire visible de très loin. Selon son lieu d'implantation, sa forme et son orientation, il remplit diverses fonctions. Il indique la route à suivre, un lieu de campement idéal, une bonne pêche, la profondeur ou la qualité de la neige, un passage à gué, une cache de poisson ou de viande de caribou, une rivière dangereuse, une carrière de stéatite ou une minuscule et très précieuse forêt de saules nains; il rappelle quelque événement important où un chasseur a tué un ours ou aperçu un esprit ou vice versa. Disposés en lignes convergentes formant entonnoir, quelques inukshuit vite faits effaroucheront les caribous qui seront refoulés vers l'embuscade, où les attendent les archers.

Rares, surtout parmi les jeunes, sont ceux qui peuvent encore aujourd'hui comprendre le langage des inukshuit. On a des boussoles, des montres, des balises radio, des motoneiges et des fusils à longue portée. Ces hommes de pierre du Grand-Nord appartiennent désormais au passé du peuple inuit, à son histoire, au temps où il était nomade, passant. Le Musée McCord avait déjà, parmi ses remarquables collections d'artefacts canadiens, un magnifique mât totémique des Indiens haïdas (bois blonds et roux, têtes géantes d'aigles, de loups et de manitous). Il y a trois ans, quand ont commencé les grands travaux de rénovation et d'agrandissement, le directeur, Luke Rombout, tenu par le ministère des Affaires culturelles de consacrer 1 % de son budget de 30 millions de dollars « à l'intégration des arts à l'architecture », eut l'idée d'acquérir, entre autres choses, un inukshuk. On fit appel à Maurice Achard, qui avait justement été chargé pendant une dizaine d'années de l'application du programme d'intégration. De plus il connaissait bien le monde, l'art et la technologie des Inuit, ayant été commissaire et conservateur de la très belle exposition *La Vie et l'art des Inuit du Nouveau-Québec* qui a voyagé et voyage encore tant en Europe qu'à travers tout le pays inuit.

Achard croyait qu'il n'aurait qu'à demander aux responsables de l'une ou l'autre des 14 communautés inuit du Nouveau-Québec la permission de trans-

porter un inukshuk à Montréal. Il a vite déchanté ! Tous, jeunes et vieux, ont été profondément étonnés par cette demande. Il ne leur était jamais passé par la tête qu'un inukshuk puisse être déplacé...

« Ils n'étaient pas vraiment choqués, dit Achard, mais ils trouvaient ça complètement absurde. Un peu comme si on prenait une plaque commémorative sur les plaines d'Abraham ou les panneaux de signalisation de l'autoroute 20 et qu'on allait les planter dans la toundra. Pour eux, un inukshuk qu'on déplace n'est plus un inukshuk puisqu'il n'indique ou ne commémore plus rien. »

L'inukshuk n'est pas, comme le mât totémique des Indiens de l'Ouest, objet de tabou et de devoirs particuliers, mais il est la marque d'un passage, un signe, un témoin, une sorte d'écriture indélébile qui, hors contexte, perd en effet toute signification; c'est le coran et le mémorial des anciens Inuit, ce qu'ils ont laissé en définitive de plus durable. Leurs maisons de neige fondaient et s'évaporaient au soleil. Leurs pauvres armes et leurs outils d'os, d'ivoire ou d'andouiller sont éparpillés sur des millions de kilomètres carrés, sous des milliers d'années de blizzards et de nuits sans fond. Ils n'ont pas le rapport passionnel et hystérique que les Blancs entretiennent avec l'histoire, mais ils savent que ces inukshuit éparpillés dans le Grand-Nord racontent leur vie, leurs pérégrinations, qu'ils sont leur signature, leur drapeau, l'affirmation irréfutable de leurs droits souverains sur ces territoires.

On a fini par dire à Achard qu'il pourrait toujours prendre un inukshuk qui ne servait plus depuis des générations, mais qu'il faudrait le remplacer, même si plus personne ne savait pourquoi il se trouvait là. Tant qu'à faire, aussi bien en construire un neuf. Mais il fallait d'abord trouver un Inuk qui en soit capable. Les jeunes ne savent pas. Il faut empiler des tonnes de pierres plates les unes sur les autres, que ça prenne forme humaine et que ça tienne sans mortier pendant quelques millénaires au moins. Achard est allé rencontrer un chasseur d'Inukjuak, Jusipi Nalukturuk, 55 ans, très respecté des siens, un vrai inumarik, c'est-à-dire « un homme qui sait comment survivre sur le territoire ». Jusipi ne parle qu'inuktitut, trois mots d'anglais, deux de français. Il a trouvé l'idée farfelue, s'est fait prier, a fini par accepter.

Il montera son inukshuk sur le rivage de l'île Naqsaluk, au large du village. Il y a là du gros matériel morainique, de grandes pierres granitiques que les glaciers et les gels ont broyées. Il prit trois jours pour mettre son homme de pierre debout face à la mer. Et autant pour le démonter et l'embarquer à bord du *Phoque* après avoir numéroté ses 225 pierres qui seront réassemblées à Montréal au printemps suivant.

Jusipi Nalukturuk est venu assister au dévoilement de son œuvre, rue Sherbrooke en 1992. Il n'a pas beaucoup aimé Montréal qu'il a trouvée bruyante et étouffante, poussiéreuse, désordonnée. Il ne comprend pas comment on peut retrouver son chemin à travers des rues toutes pareilles, où toutes les maisons se ressemblent, où l'angle droit, qui n'existe pas dans la nature, triomphe partout. Il ne comprend surtout pas ce qu'un inukshuk vient faire dans l'une de ces rues où jamais un Inuk n'a mis les pieds. Mais il a été bien payé (7000 dollars). Et il n'est pas fâché de voir qu'on s'intéresse enfin, chez les Qablunats, à l'histoire et à l'art de son peuple. ■

L'art inuit se meurt-il ?

Le touriste a son *overdose* des sculptures traditionnelles. Perçu comme l'un des symboles du Canada, l'art du Grand-Nord tourne à la thérapie collective.

Comme un grand nombre d'Inuit de Nunavuk, l'inumarik Jusipi

Nalukturuk, chasseur de phoque et de caribou, et à l'occasion faiseur d'inukshuit, s'adonne dans ses temps libres à la sculpture. Il aime bien représenter dans le granit ou la pierre à savon des scènes

de la vie quotidienne d'autrefois, le plus souvent une mère et son enfant devant un igloo. C'est toujours très doux, très gentil et poli, comme lui. Son voisin Aculiak est plus dérangent, il aime illustrer les légendes inuit les plus épouvantables et donne volontiers dans l'horreur. Leur ami Iqaluk représente des bêtes féroces ou blessées, des ours, des phoques. Kakutuk trouve presque toujours ses sujets dans ses rêves... Chacun ses thèmes, son style.

Lorsqu'ils sont satisfaits, ils portent leurs œuvres à la coopérative d'Inukjuak qui les expédie par la poste à la Fédération des coopératives du Nouveau-Québec, à Baie-d'Urfé, où viennent s'approvisionner des marchands du monde entier, fins connaisseurs de cet art qu'on appelait autrefois, simplement et justement, primitif, ce qui ne lui enlevait rien, bien au contraire, de sa richesse, de son mystère et de sa beauté, et qui le distinguait de l'art urbain et mondain, souvent verbeux, dogmatique et dangereusement sibyllin, que pratiquent les artistes dits modernes.

La grande salle de montre de la Fédération est remplie d'étagères couvertes de sculptures rangées non

par thème ou par genre, mais selon le lieu d'origine de son créateur et du matériau utilisé : ici la stéatite verte et la serpentine d'Inukjuak, là-bas le granit zébré, marbré, taché d'hématite et de mica d'Ivujivik ou de Salluit, plus loin la pierre à savon noire ou grise, onctueuse et douce comme le talc, de Povungnituk, l'ivoire et le bois de caribou de Kangiqsujuak... Quinze mille sculptures environ, deux fois plus qu'il y a d'Inuit dans tout le Nunavuk québécois ! Et des milliers de gravures, de l'andouiller gravé, de l'os de baleine chantourné, des armes, des igloos, des kayaks miniatures, des poupées, des paniers. Les prix varient de 50 à 20 000 dollars. Valeur au détail de cet inventaire : quatre millions de dollars. Chiffre d'affaires annuel : un peu plus d'un million de dollars. Deux fois moins qu'il y a 10 ans.

« Financièrement, l'art inuit ne se porte pas mieux que le reste », avoue Richard Murdoch, chargé de l'évaluation des pièces qui arrivent de là-haut. « Mais sur le plan artistique, il y a un éclatement jamais vu. »

Contrairement aux acheteurs qui écumèrent les Territoires du Nord-Ouest et ne retiennent de la production que ce qu'ils trouvent beau, bon et facilement revendable, les coopératives du Nouveau-Québec

ne font aucune sélection, de sorte qu'on se retrouve à Baie-d'Urfé avec des stocks considérables où le médiocre et le banal côtoient et parfois noient le meilleur. La plupart des galeries du Sud, même celles de Québec et de Montréal, préféreront s'approvisionner auprès des grossistes du Nord-Ouest qui n'ont à offrir que du bon et du meilleur. On peut donc se demander si le très démocratique système coopératif des Inuit du Québec, s'il donne à n'importe quel Inuk capable de polir un caillou ou de « gosser » un bout de bois d'épave la chance de faire quelques sous, ne nuit pas à l'épanouissement de grands artistes.

A la Fédération, on répond évidemment que non, que le système est bon et qu'il permet à tout le monde de s'exprimer sans brimer qui que ce soit. De grands artistes émergent en effet, qui pratiquent un art très personnel et s'aventurent parfois à la limite de l'abstraction, de l'imprévisible, découvrant du jamais vu non seulement dans l'inévitable pierre à savon, mais dans tous les matériaux qu'ils trouvent chez eux ou qu'ils importent, quand ils en ont les moyens. L'art inuit a maintenant ses stars, Matusie Iyaituk par exemple, un artiste d'Ivujivik dont les œuvres aux titres parfois hautement surréalistes ne font jamais que de brefs séjours à Baie-d'Urfé avant de se retrouver chez de riches collectionneurs à Séoul, Rome ou Rio, parfois même à Montréal.

L'art des Inuit a 50 ans. Leur savoir-faire en a 5000. Depuis toujours en effet, l'Inuk nomade fabriquait avec les seules ressources du milieu ses armes et ses outils, ses vêtements, son kayak, son traîneau, n'empruntant jamais rien à personne et n'emportant dans ses migrations que le strict nécessaire. Il fallait, question de vie ou de mort, qu'il soit extraordinairement habile de ses mains. Lorsqu'il fut sédentarisé, équipé de motoneiges et de fusils, habillé en Levi's et botté en Kodiak, et qu'il eut compris que l'insatiable Blanc s'intéressait à sa culture matérielle, il a mis son savoir-faire et son habileté au service d'un art gratuit et non fonctionnel qui est très rapidement devenu, aux yeux du vaste monde, la marque emblématique et symbolique, le *look* du Canada.

Le pays prit l'habitude d'offrir à ses amis de marque de magnifiques sculptures esquimaudes. Le petit touriste d'Europe ou d'Asie achète dans les boutiques de Montréal, Vancouver ou Halifax des ours dressés ou des phoques endormis en pierre à savon. Dans les années 80, des entrepreneurs blancs se sont mis à produire en série. Choqués, frustrés, des Inuit des Territoires du Nord-Ouest ont réagi et fait

de même. Mais il était trop tard. Le marché touristique semble avoir eu son *overdose*. « Tant mieux », dit-on à la Fédération. Débarrassé de toute cette pacotille sous laquelle il étouffait, l'art inuit retrouve maintenant son intégrité et sa vitalité.

L'artiste esquimau a d'abord représenté son monde, les animaux et les esprits qui le peuplaient, les légendes, les images d'un passé qui allait bientôt lui échapper. Et c'est devenu peu à peu une véritable thérapie collective. Au cours des années 70, en même temps qu'ils commençaient à utiliser des fraises et des forets électriques et à varier leurs matériaux, les artistes inuit se sont mis à transgresser systématiquement tabous et interdits, à illustrer peurs et frustrations. Ils se sont tout permis. Bien sûr, on fait encore des phoques en plongée, des ours endormis ou dressés et des harfangs des neiges contemplatifs, mais aussi des femmes nues, des scènes de meurtre, de viol, du scatologique et de l'onirique, du psychédélique, du social...

« En fin de compte, l'art a fini par remplir chez eux la même fonction que chez nous, dit Murdoch, révéler ce qui est tu, découvrir ce qui est caché. Pour les artistes inuit, plus aucun sujet n'est tabou. »

Le cannibalisme par exemple, autrefois pratiqué en période d'extrême famine, avait toujours été dans la société traditionnelle un drame honteux et autant que possible tenu secret. Depuis une quinzaine d'années des graveurs et des sculpteurs inuit en ont abondamment parlé dans des œuvres d'une rare violence. Comme ils ont aussi parlé des vendettas meurtrières, des infanticides, ou encore de l'inceste. Il y a trois ans, Tukai Qumaluk a livré à la coopérative de Povungnituk une œuvre d'un réalisme bouleversant (stéatite grise, ivoire et fer) intitulée *Le Problème de l'alcoolisme chez les jeunes*. On est loin du phoque endormi sur la banquise.

Les artistes inuit ne semblent pas très touchés ou mobilisés par les mouvements de l'art moderne : ils sont cependant marqués profondément par la technologie, la télévision, le rock and roll, et préoccupés, non plus seulement par leur héroïque passé de nomades, mais aussi par ce que vit actuellement leur société.

« On a sculpté pour se faire connaître, explique Paulosie Kasadluak d'Inukjuak. Pour que les autres peuples sachent qui nous sommes. Mais d'abord et avant tout pour mieux nous connaître nous-mêmes, et savoir ce qu'on a dans le cœur et dans l'âme. Pas seulement d'où l'on vient, mais aussi où l'on va. » ■

Le poète du palmarès

En voilà un qui aime vraiment chanter. Daniel Bélanger dit que le plus court et le plus sûr chemin entre ce qu'on a en soi (les émotions, les pensées, l'âme) et le monde extérieur, c'est la voix.

« Quand tu chantes, tu es branché en direct sur le monde, tu es l'instrument qui le fait vibrer. C'est un plaisir physique écoeurant. Et un pouvoir extraordinaire. Quand tu as connu ça ►

une fois, tu peux difficilement t'en passer. »

Daniel Bélanger a connu ce plaisir et ce pouvoir pour la première fois de sa vie un soir de printemps, en 1986. C'était sur la scène du Spectrum, lors d'un gala organisé par *Le Journal de Montréal*. Il faisait alors partie d'un très obscur groupe, Humphrey Salade (où avaient-ils pêché ce nom-là ? il n'en a plus la moindre idée). Ils chantaient en français des petites choses douces qui parlaient du bonheur et de l'oubli. Et voilà que tout à coup, sans qu'il ne comprenne trop comment, Daniel s'est mis à pousser sa voix de toutes ses forces, plus fort et plus haut que jamais, et sans en perdre le contrôle.

Il aimait forcer, il savait comment. Depuis plusieurs années déjà, il travaillait, à l'île Bizard, pas loin de chez ses parents, dans un foyer d'accueil pour personnes âgées. Tous les jours, il prenait des petits vieux dans ses bras, pour les laver, les changer, les langer. On lui avait appris comment faire. Il y a une manière de ramasser un petit vieux dans un lit. Si tu forces mal, tu risques de te casser le dos ou de blesser ton petit vieux ou de le mettre de mauvaise humeur. Même chose avec ta voix, si tu forces mal, tu perds vite tout contrôle, et tu écorches les oreilles de ceux qui essaient de t'écouter.

Ce fameux soir-là, au Spectrum, Daniel Bélanger avait trouvé quelque part en lui un solide point d'appui. Sa voix sortait avec force, ronde et chaude, libre, vibrante. Elle s'évadait de lui, enfin ! Il avait l'impression de l'avoir toujours retenue. C'est en tout cas ce que lui disait Michel, son grand frère, son mentor, son seul critique, impitoyable, son premier fan, indéfectible. Devant la foule, Daniel avait toujours été timide et traqué, sans geste, le visage autant que possible caché derrière ses cheveux. S'il n'y avait pas eu de micro, sa voix, pourtant si juste, serait tombée à ses pieds. Mais voilà enfin qu'en ce soir de gala tout venait de changer. Même sans micro, sa voix aurait rempli le Spectrum. D'un brusque mouvement de tête, il avait écarté ses cheveux de son visage. Et il chantait, enfin ! De toute son âme. La foule s'est tue, surprise, charmée. Michel était là. Il a compris lui aussi que quelque chose d'important venait de se passer dans la vie de son jeune frère.

Deux ou trois étés plus tôt, celui-ci avait vécu une expérience tout aussi marquante. Il était au volant de la minoune de Michel, une Pontiac Parisienne noire 78. Michel avait toujours eu des minounes. Comme ses sœurs d'ailleurs. Leur père, vendeur de « chars » à l'île Bizard, leur trouvait de belles occasions. Daniel entrait donc ce jour-là dans l'immense stationnement du centre commercial de Pointe-Claire, quand tout à coup à la radio il entendit une voix inouïe, géniale. C'était The Police, Sting chantant *Roxanne*. Il se souviendra toujours très exactement de ce moment, de la chaleur et de la lumière feutrée qu'il faisait sur Pointe-Claire, de la couleur trouble du ciel, des gens autour qui se dépêchaient parce que la pluie allait bientôt tomber. S'il était peintre, il pourrait facilement recréer tout ce paysage dans ses moindres détails. La pluie s'est mise à tomber. Et il est resté assis dans sa voiture, stupéfait, ébloui. Jamais personne n'avait fait ça avec sa voix. Cette façon unique de se poser tout de travers sur la mélodie, de ne pas suivre le rythme servilement, mais de jouer vraiment, comme si la voix était non seulement un porte-parole mais également un véritable instrument de musique, autonome.

Il y avait eu Charlebois aussi, que Michel lui avait fait connaître quand il était encore à la petite école. Et CharliÉlie Couture, un Français qui chantait des choses étranges et folles, en mordant, léchant, crachant les mots, seul au piano, un fou. A

travers eux, Daniel avait découvert des textes riches et toutes sortes d'auteurs, Rimbaud, Baudelaire, mais aussi Pélouquin, Luc Granger, Marcel Sabourin, Réjean Ducharme. Il avait commencé à lire un peu, Cendrars surtout, *La Prose du Transsibérien...*, *L'Or* et *Poèmes élastiques*, toutes ces histoires extravagantes et exotiques qui le faisaient rêver. Et Boris Vian, *L'Automne à Pékin*. À côté de ça, l'école ne faisait vraiment pas le poids. Il y allait le moins souvent possible. Et quand, à 17 ans, avant même d'avoir terminé son secondaire cinq, il décida qu'il en avait assez, ses parents n'ont rien fait pour le retenir, même s'ils étaient un peu inquiets. Il leur avait dit, rassurant : « Je me débrouillerai autrement. » Mais comment ? Il ne savait à peu près rien faire, à part se laisser pousser les cheveux, gratter la guitare de Michel, jouer de la flûte à bec pendant des heures ou se promener dans les champs et errer sur les grèves du lac des Deux Montagnes où il avait passé une bonne partie des étés de son enfance.

Quelques jours avant de laisser l'école, au lieu de remettre une dissertation en bonne et due forme sur un texte d'auteur, il avait écrit une chanson, paroles et musique. Il ne se souvient pas du texte à commenter, ni de celui de la chanson, ni même de la réaction du prof. Mais il n'a pas oublié le plaisir qu'il avait eu à écrire cette chanson, à rassembler des mots qui sonnaient bien ensemble et qui racontaient une histoire, à chercher sur la guitare et la flûte des accords, une mélodie originale. Voilà donc ce qu'il allait faire : des chansons. Toute sa vie.

Ses amis musiciens rêvaient alors de chanter en anglais et la plupart donnaient à fond de train dans le métal hurlant. Pas lui. D'abord il a toujours été obsédé par l'idée qu'il ne devait pas faire les choses comme les autres. Sinon, ça ne vaut pas la peine. Ensuite, il aime les musiques limpides et bien construites, capables de se tenir sans écraser les paroles. Et puis il parle mal anglais. Mais surtout, il lui semble que le français offre musicalement et vocalement plus de possibilités que l'anglais, plus de nuances et de sonorités.

Il a des faiblesses pour certaines voyelles, les o et les a ouverts ou fermés; il aime bien les ou qu'on peut traîner pendant plusieurs mesures, et toutes les variantes du e (é, è, ê, eu); il préfère les u aux i; il adore les labiales et les dentales, moins les nasales, abhorre les on et les in, qui sonnent « innocents » à son goût, mais qu'il compte amadouer un jour, parce que toutes les sonorités de la langue sont des matériaux qu'un chanteur tôt ou tard doit utiliser.

Très rapidement, après la révélation du Spectrum, Daniel Bélanger a sérieusement commencé à écrire des chansons. Il a un synthétiseur, une batterie numérique, une guitare, sa flûte. Il passe son temps dans son petit studio, 100 fois sur le métier remettant son ouvrage. A part ses parents, qui n'ont pas le choix, seul son frère Michel a le droit d'entendre. Et de critiquer. Il est devenu agent de promotion pour d'importantes maisons de disques. Il connaît plein de gens dans le merveilleux monde du show-business et des médias : des musiciens, des techniciens, des chanteurs, des auteurs. Il passe des nuits dans les plus fameux studios d'enregistrement avec des chanteurs connus, Michel Rivard, Paul Piché, Laurence Jalbert, Jean Leloup... Parfois, il amène son jeune frère qui s'assied dans un coin, regarde, écoute, sans un mot, tellement timide et effacé qu'on ne le remarque même pas. Et le temps passe. Daniel n'a plus 16 ans, ni même 20. Depuis quatre ou cinq ans, autant dire toute une vie, 36 heures et quart par semaine, il soigne des petits vieux. Certains sont très attachants, ils racontent des histoires fantastiques et drôles; d'autres, insupportables, remplis de regrets et d'amertume, haïssent le monde entier. Tôt ou tard, ils finissent tous par craquer, perdre la boule, et s'endormir.

« L'hospice est un endroit épouvantable, dit Daniel, un accélérateur de vieillissement. Aux deux bouts de la vie, ça me semble plutôt mal arrangé; l'école et l'hospice. » C'est entre les deux que tout se passe, la vraie vie, les voyages ou le rêve, l'amour, la musique, la gloire peut-être, un jour...

Le grand frère Michel est bientôt reconnu dans le milieu du disque et du spectacle comme un producteur intelligent, habile et fiable, très puissant, quasiment incontournable. Mieux que tout autre, il connaît la valeur de son jeune frère. De temps en temps, lorsqu'un de ses artistes a besoin d'un choriste pour un show, il fait appel à lui. Mais il n'ose l'imposer.

« J'étais parfaitement d'accord avec lui, dira Daniel. Je ne voulais surtout pas que qui que ce soit dans le monde puisse dire

un jour que j'avais réussi quelque chose parce que j'étais le frère de l'autre. » Or l'autre tenait à ce qu'il fasse ses devoirs. Et qu'il les fasse mieux que personne, avec soin, amour, acharnement. « Il y en a peut-être qui commenceront par dire que tu n'es que mon frère, lui disait-il; mais dans pas longtemps, tu verras, ils diront de moi que je suis le frère de Daniel Bélanger. »

Les frères Bélanger mettront trois pleines années à produire *Les insomniaques s'amusent*, le premier album de Daniel sorti au printemps de 1992. Ils ont fait appel aux meilleurs musiciens, aux plus compétents techniciens, ils ont changé de studio d'enregistrement quand l'esprit semblait se perdre; Daniel a plusieurs fois tout recommencé.

« Il nous arrivait avec des maquettes qu'il avait préparées tout seul chez lui, raconte le guitariste Rick Haworth qui a travaillé avec lui aux arrangements et réalisé plusieurs des chansons de l'album. C'était loin d'être parfait, mais tout était là, une structure musicale très solide, des motifs originaux, une mélodie très forte, et des choses auxquelles ni moi, ni Mario, ni probablement aucun autre musicien professionnel n'aurait jamais pensé. Daniel, c'est un inventeur. Il flâne dans la musique; et puis tout à coup, il fait une trouvaille qui jette tout le monde à terre. »

Mario Légaré, le bassiste, avait déjà travaillé avec lui, du temps qu'il était choriste. Il avait remarqué cette façon très particulière qu'il a de moduler sa voix. « Daniel a tout ce qu'un chanteur peut rêver avoir, dit-il, un timbre très beau, très chaud, beaucoup de puissance, une justesse de ton impeccable. Ce sont des choses qui ne s'apprennent pas. C'est un don de Dieu. Le reste, il l'a acquis en travaillant. Il a appris à se servir de sa voix comme d'un instrument. C'est sans doute pour cette raison que tous les musiciens que je connais ont tant de facilité et de plaisir à travailler avec lui. »

En novembre 92, *Opium*, le premier clip tiré des *Insomniaques* par la réalisatrice Lyne Charlebois, remportait au gala de la Music Video Producers Association, à Los Angeles, le prix du meilleur clip étranger. L'hiver suivant, l'album se vendait à plus de 2000 exemplaires par semaine. En mai, on commençait à roder le spectacle dans des petites salles des Cantons de l'Est. Puis il y eut les grands festivals français, La Rochelle et Saint-Malo où, accompagné de Haworth et de Légaré, Daniel Bélanger remporte le grand prix de la SACEM : une tournée de 10 villes françaises, tous frais payés, au moment

qui lui conviendra, c'est-à-dire au printemps prochain probablement, quand les « tounes » du second album seront prêtes.

En octobre dernier finalement, couvert de ces prestigieuses palmes cueillies en France, Daniel Bélanger montait sur la scène du Club Soda, à Montréal. Il fut accueilli avec de grandes effusions par un public exubérant qui connaissait déjà toutes ses chansons par cœur. « Spectacle délicieux », clama, unanime, la critique. Très doux, pas de batterie, presque pas de percussions, du pur *unplugged*, ce qui au départ inquiétait l'artiste, toujours obsédé par l'idée de ne pas faire comme les autres et d'éviter toute étiquette, de ne jamais surfer sur la vague. « Je voulais que ce soit simple, mais que ça brasse. » Et ça brasse terrible. Et ça délire. Et c'est vraiment fort beau, poétique, éclectique. Le chanteur s'amuse, il fait une version étonnante de *Donne-moi ta bouche* de Pierre La-londe, il reprend un air de Dutronc qu'il adore, *Sensation* de Rimbaud-Charlebois, quelques pièces de son prochain album, *Sortez-moi de moi*, *Cruel*, *Le Parapluie*.

« *Les insomniaques s'amuse*nt, ça se passait loin dans la tête d'un gars. Des rêves, des flashes. C'était plutôt surréaliste. Le prochain album sera très différent, tout extérieur, les visions d'un gars qui s'est ouvert au monde. »

Daniel Bélanger aura 32 ans le 26 décembre. Presque un « late bloomer ». Il a été très patient. Contrairement à beaucoup de jeunes artistes qui nous cassent les oreilles avec la première scie qu'ils ont su aiguïser, il a attendu d'avoir un son bien à lui, des textes qui, par leur beauté, leur originalité, surpassent à peu près tout ce que font chez nous et en France les gars et les filles de son âge. Il peut, maintenant que ses preuves sont faites et son répertoire défini, être pris en charge par les plus puissantes machines du show-business : Audiogram, la maison de production

de son *big brother*, et BMG, un conglomérat franco-allemand qui règne sur toute l'Europe et auquel est associé Georges Mary, producteur de musique de films (172 titres en 20 ans : Leone, Bertolucci, de Palma, etc.), directement responsable avec Paul Vincent de l'explosion du phénomène Roch Voisine en Europe.

Mary s'était pourtant juré de ne plus s'embarquer avec aucun Québécois. Depuis la bombe Voisine, ils étaient tous après lui, à tel point que chaque fois qu'il mettait les pieds à Montréal il devait changer d'hôtel aux deux jours afin d'échapper aux producteurs et aux agents de promotion qui le harcelaient jour et nuit pour lui faire entendre leurs maquettes et lui présenter leurs poulains. « Comme si j'avais eu une baguette magique pour ouvrir des portes en Europe », dit-il.

Michel Bélanger, pourtant en relation d'affaires avec lui, a eu l'intelligence et l'habileté de ne jamais lui parler de son frère. Mais voilà que Georges Mary tombe amoureux d'une fille de Montréal, productrice de vidéoclips. Un jour qu'ils sont aux eaux en Bretagne, celle-ci lui fait entendre un jeune auteur-compositeur-interprète québécois, Daniel Bélanger, dont elle sortira bientôt un vidéo réalisé par la très brillante Lyne Charlebois... qui se trouve, ô le plus merveilleux des hasards, être la blonde de Michel Bélanger, le frère du jeune homme prometteur en question.

Mary ne tarit pas d'éloges sur les deux frères. Sur Michel qui, en France, discrètement, en tirant poliment sur les bonnes cordes, est en train de réussir mieux que tout autre producteur québécois à établir ses artistes. Sur Daniel évidemment, dont les chansons le ravissent. Il est en train de lui concocter un scénario de carrière avec la complicité d'un vieux pro de la promotion, Christian Hergott, qui a été au départ de Julien Clerc, de Patrick Bruel, d'Indochine. Ils font des plans. Ils ont déjà lancé en France trois titres de Bélanger, *Folie en 4*, *Opium*, *Sèche tes pleurs*, qui marchent fort.

Georges Mary est un maître stratège. Le scénario Voisine pour l'Europe est maintenant rédigé dans ses moindres détails jusqu'au 18 mai 1995. Tout ce que fera Roch en France, chaque émission de promotion, les entrevues, les shows, les séances de photos, d'enregistrement, les tournées, tout est planifié, arrêté. « Dans le cas de Daniel Bélanger, on fonctionne dans un registre tout à fait différent, explique Georges Mary. On est aux antipodes de Roch. Sur un tout autre continent. Il est bien évident qu'on ne prendra pas le même chemin; mais il est certain qu'on peut aller très loin. »

La veille au matin, rue Saint-Denis, il avait aperçu Bélanger à bicyclette. « Il s'est faufilé sans me voir entre les voitures. J'ai pensé à Roch. Lui, il aurait été en moto, casqué. Je l'aurais peut-être aperçu, mais je n'aurais pas su que c'était lui. Tout ça pour dire qu'on a deux grands artistes qui voient les choses différemment et qui se présentent au public chacun à sa manière, qui traversent le même monde, chacun avec son mystère, ses rêves. »

« Ils conçoivent leur métier différemment, ajoute-t-il. Roch a fait du sport de compétition. Il comprend les rouages du show-business, toute la technique, le financement, la promotion. Daniel, je crois que ça l'intéresse beaucoup moins. Il est en confiance, il laisse aux autres le soin de s'occuper de sa carrière. »

Et l'argent et la gloire, qu'est-ce que ça change, qu'est-ce que ça donne ? Daniel ne le sait pas encore. Des projets de voyages avec Anne, sa blonde. Un flo peut-être. Une grosse minoune pour la tournée et pour l'hiver, quand il faut ranger la bicyclette. Une maison peut-être un jour, sur un lac, « parce que je suis fou de l'eau ». Et puis rien d'autre. Vieillir doucement, en continuant de faire de la musique et de chanter. Surtout, ne jamais retourner à l'école ni à l'hospice. ■

Miami: la belle et la bête

Tous les matins, dès que le soleil se pointe sur la mer, de belles grandes filles sortent des petits hôtels Art déco de South Beach, traversent Ocean Drive et s'en vont prendre des poses sur les plateaux qu'on a montés pendant la nuit. Autour d'elles, s'agitent le photographe, l'éclairagiste, l'habilleuse et la coiffeuse, la maquilleuse. On parle italien, espagnol, français, anglais ou japonais. On est jeune, élégant et beau. Au cœur de Miami Nice.

Pendant ce temps, à 10 minutes de là, dans Overtown ou Liberty City, d'autres photographes cherchent le pire, l'autre bout de la réalité, du côté de Miami Vice. Et eux aussi, ils font des mises en scène, arrangent et maquillent, évitant soigneusement de capter les restes d'ordre et de beauté qui pourraient subsister dans ces lieux, jetant même au besoin quelques débris de plus dans la rue, pour ajouter au vrai, à l'horreur, à la misère.

Les photos prises à South Beach paraîtront sur papier glacé dans les grands magazines de mode. Celles des quartiers défavorisés feront la une des quotidiens de la ville. On en parlera ce soir à la télé. De jeunes Noirs en colère diront qu'on ne laisse jamais voir, dans *Vogue* ou *Elle*, que le beau côté des choses. Et qu'ailleurs on leur donne toujours les plus mauvais rôles. Des industriels du tourisme accuseront le *Herald* ou le *Diario de Las Americas* de ne montrer que l'effrayant et le laid pour le simple et malin plaisir d'entretenir la peur.

Tous les jours dans les conversations et les médias, on fait ainsi le procès des images, de la fiction, des mythes miamiens. Pendant ce temps, la réalité s'impose, chaque jour plus sordide et plus cruelle à Overtown, plus charmante que jamais à South Beach, à Coconut Grove, à Coral Gables.

Ce n'est certainement pas la modestie qui étouffe Miami. Elle croit qu'il n'y a rien sur terre de plus merveilleux qu'elle, rien de plus beau, de plus excitant. Elle se compare volontiers à Hongkong, à Paris, à Rio, pourtant plus âgées, beaucoup plus expérimentées, trois ou quatre fois plus peuplées. Elle dit que New York est une star à son déclin. Et elle, une étoile montante, une ville-laboratoire où vivre est une expérience

unique. Elle se considère comme un prototype réussi de la ville de demain, multiraciale, multiethnique, branchée sur toutes les modes, sur tous les mondes, plaque tournante, carrefour obligé des idées neuves.

Elle se vante aussi d'être la première ville vraiment américaine, tant du Sud que du Nord, la plus polyglotte et la plus cosmopolite, *fashionable* et *glamorous*, un rêve. « The Beauty and the Best », dit la pub. Et *bum* en plus, nonchalante, délinquante et fière de l'être, parce que ça paraît bien, que ça fait de l'action, de beaux films et de la bonne télé. Miami adore les images...

Miami est une mosaïque, une juxtaposition de communautés fortement typées et différenciées, formant, à l'écart des grands gisements touristiques, une société très hétérogène. À Bal Harbor par exemple, blanc à 98,4 %, l'âge médian est de 69,7 ans, un record mondial selon les démographes du Bureau de planification de Dade County, dont le grand Miami occupe la majeure partie du territoire. À Opa-Locka, juste à côté, la population est trois fois plus jeune (22,5 ans), noire à presque 100 %, 10 fois moins riche, beaucoup moins scolarisée. À Little Haiti aussi on est noir et jeune et plutôt pauvre, mais on parle créole et français. À Hialeah, à Sweetwater, à Kendall, comme dans le centre-ville, et bien sûr à Little Havana (deuxième « ville cubaine » au monde après La Havane) et à Little Managua, tout le monde parle l'espagnol, le chantant des Cubains, le saccadé des Colombiens, le mou des Panaméens et des Nicaraguayens. Et il y a les Brésiliens, les Chiliens... Chacun dans son quartier, avec ses églises, ses restaurants et ses écoles, ses lois, ses mystères et sa musique.

« La grande tristesse de cette ville, c'est qu'on ne se parle pas », dit Jackie Bell, directrice du New Washington Heights Community Development qui agit ou tente d'agir auprès des jeunes d'Overtown, en les poussant à l'école, en leur trouvant des jobs, des maisons, quelques raisons d'espérer. Mais l'espoir est bien mince. « Il faut prier, dit-elle. Et se dire que les choses ne peuvent plus empirer. » Les ghettos noirs de Miami sont les plus sordides du pays. La com-

munauté des Black Americans, la plus ancienne, est également la plus démunie, la plus isolée.

Quand Jackie Bell s'est mariée, en 1957, Overtown (de son vrai nom Washington Heights) comptait près de 100 000 habitants. Le Mary Elizabeth, où eut lieu la noce, était alors considéré comme le plus bel hôtel de luxe pour Noirs de tous les États-Unis. Quelques années plus tard, les promoteurs commençaient à empiéter sur le quartier, qu'une autoroute à huit voies, la I-95, allait bientôt couper en deux. Il n'y a plus aujourd'hui que 30 000 habitants à Overtown. Deux jeunes sur trois sont au chômage. Le Mary Elizabeth est en ruines. Des centaines de maisons sont abandonnées, pillées. Les arbres et les pelouses meurent de soif. Les rues défoncées sont encombrées de débris. Le Tiers-Monde dans toute son horreur.

À deux pas de là, le nouveau centre-ville de Miami déploie ses charmes et impose son ordre. Les jeunes d'Overtown n'y mettent jamais les pieds. Avec leurs haillons, leurs tresses, leurs tuques fluo, ils seraient vite repérés, pointés du doigt, chassés par les gardiens armés des élégants buildings tout neufs que des banquiers d'Europe et d'Asie et les narcotrafiquants cubains et colombiens ont construits sur Brickell Avenue et le long de la paresseuse rivière Miami où dorment leurs yachts tout blancs. La nuit, leurs gratte-ciel baignent dans des éclairages pastel roses, bleus et jaunes. On dirait des arcs-en-ciel au-dessus d'Overtown.

« Dans une ville comme Miami, dit Jackie Bell, mieux vaut être un nouveau venu, un immigrant ou un réfugié, même clandestin. On a alors tous les droits. »

Elle pense aux Cubains, bien sûr, qui forment la plus puissante et la plus riche communauté de la ville. Mais aussi aux Haïtiens qui, malgré mille misères, s'en sortent mieux que les Black Americans. Comme les réfugiés nicaraguayens ou chiliens, ils ont une autre patrie, une diaspora qui les soutient, une station de radio, des journaux qui les informent, une histoire dont tous parlent. Officielle-

ment, ils sont 50 000. En réalité, deux fois plus. Les clandestins alimentent une économie souterraine très puissante. En travaillant au noir, ils perturbent le marché déjà étroit du *cheap labor*, ce qui rend les Black Americans furieux.

Mais Little Haiti aussi se dégrade et ressemble de plus en plus à Overtown et à Liberty City. C'était sans doute inévitable. « On a cru peut-être trop longtemps que ce ne serait qu'un lieu de passage, dit Elfie Ethéart, animatrice de la radio créole et coéditrice de *Haïti en marche*. Au cours des années 70, quand les premiers réfugiés haïtiens se sont installés ici, ils pensaient n'y rester que quelques mois, deux ou trois ans, pas plus. La plupart refusaient même de prendre la nationalité américaine. »

Beaucoup ont cessé de rêver. C'est peut-être ce qui peut sauver Little Haiti. Mais pour le moment, ceux qui en ont les moyens choisissent encore de s'établir ailleurs. L'écrivain Dany Laferrière, par exemple, vient régulièrement faire son tour à la Libréri Mapou, on le rencontre dans les marchés de la NW 70th et dans les petits restos de la US1, mais il vit à l'autre bout de la ville, dans Kendall, un beau quartier neuf et coquet, tout paysagé, très hispanophone, où ses filles peuvent aller dans de bonnes écoles et jouer en toute sécurité dans des parcs bien équipés.

« On dit que Miami n'a pas de cœur, c'est faux, dit-il. Et elle en a 100 dont les battements font un concert du tonnerre. C'est un bouillon de culture, le ventre mou des Amériques. On y trouve de tout, de la haute civilisation et de la grande barbarie. Des écrivains et des artistes venus de partout. Et les escrocs qui achètent leurs œuvres, les font vivre. »

Si les diverses communautés qui se sont formées ici au cours des dernières décennies ont peu de contact les unes avec les autres, elles continuent toutes d'entretenir d'étroites relations avec leur métropole ou leur diaspora, de sorte que Miami se trouve au centre d'une gigantesque toile d'araignée dont les fils s'étendent sur tous les continents, dans tous les milieux. *Haïti en marche* a des lecteurs et des collaborateurs à New York, Boston, Port-au-Prince, Montréal, Miami, Paris.

De même, les exilés cubains ont développé un très fort œdipe à l'égard de leur mère patrie. Elle les obsède toujours. Ils n'ont jamais cessé, souvent avec la complicité de la CIA, de tenter de la déstabiliser, de la reconquérir. Ça ne les a pas empêchés de s'émanciper, de réussir leur vie, infiniment mieux qu'ils n'auraient pu le faire s'ils étaient restés chez eux.

Les Miamiens, qui ont un humour assez spécial, se plaisent à dire que leur fortune est née le jour où le jeune Fidel Castro, étudiant en droit à l'Université de La Havane, a découvert la pensée de Karl Marx. Miami n'était alors qu'une station balnéaire plutôt insignifiante, sans âme et sans génie. En se réfugiant ici, la bourgeoisie cubaine allait former une enclave hispanique très différente de toutes celles qu'on trouve ailleurs au pays. À Los Angeles, à San Diego, à Santa Fe, les paysans mexicains qui ont réussi à franchir le *tortilla curtain* se fondent sans bruit dans le grand melting-pot américain. Ils sont jardiniers, chauffeurs ou serveurs. Ils font peu de bruit. Leurs enfants seront de bons petits Américains bien sages et bien-pensants...

Les Cubains de Miami, eux, font de la politique, de grosses affaires, du show-business, du cinéma. Ils construisent des autoroutes et des buildings, refont le port et l'aéroport. Et ils conservent leur langue et leurs coutumes, ce que jamais dans toute l'histoire des États-Unis une communauté d'immigrants n'a réussi à faire. « On ne pourra plus jamais dire, après nous, que l'impérialisme culturel américain est irrésistible, dit Pedro Freyre. À Miami, même aujourd'hui, on peut naître, s'instruire, élever une famille et faire fortune, sans parler un mot d'anglais. » Il aurait bien pu ajouter qu'il est difficile de faire tout cela sans parler espagnol.

Freyre est avocat, prospère et en vue, sympathisant de la Fondation nationale cubano-américaine, le plus puissant des nombreux organismes qui depuis 30 ans font lobby à Washington pour qu'on écrase la bête communiste qui s'est emparée de Cuba. Son grand frère est mort « en héros » à la baie des Cochons. Il a cinq enfants. « Nous avons encore des grosses familles, dit-il. C'est l'un des secrets de notre réussite. » Il avait 11 ans, en 1960, quand son père, lui-même avocat et banquier, a quitté Cuba en même

temps que la vieille classe dirigeante que venait de dégommer Castro.

« Nous formions une masse critique capable de provoquer, où qu'elle soit, de réels changements, dit Freyre. À cause du nombre, bien sûr, mais aussi parce que nous étions la crème d'une société. Nos parents savaient diriger, faire des affaires, ils connaissaient l'argent et le pouvoir. Ils ont été forcés de laisser leur fortune et leurs biens à Cuba, mais ils sont partis avec leurs connaissances et leur savoir-faire. »

Il a fallu plusieurs générations aux Irlandais de Boston pour faire élire l'un des leurs à la mairie. Les Cubains de Miami y sont arrivés en moins de 20 ans. « We are in the structure of power », dit Freyre. Ils ont nommé et placé des compatriotes partout : fonctionnaires de Dade County, responsables de l'aéroport, du port de mer, des bibliothèques et des musées publics, des services de police et de pompiers, de l'opéra, de l'orchestre symphonique, du comité organisateur du carnaval, du Grand Prix... Et leurs enfants, instruits, ambitieux, efficaces, continuent de monter sur toutes les tribunes. On les appelle les *yuccas* (Young Upper Class Cuban Americans), acronyme doublement significatif, *yucca* étant également le nom caraïbe du manioc, la plante fétiche des Cubains.

Arnold Toynbee a écrit dans son *Étude de l'histoire* que les civilisations se font par l'action de minorités créatrices. Et qu'elles se défont quand la force de création diminue. Il est indéniable que la minorité cubaine a été à Miami la plus créatrice et la plus dynamique de toutes. Elle domine aujourd'hui la vie culturelle, économique et politique de la région.

« C'est la plus grande brèche jamais faite dans le monolithe socioculturel américain, dit Jerry Haar, du North-South Center de l'Université de Miami. En moins de 20 ans, les Cubains ont détourné du nord vers le sud l'économie et la culture de la région. »

Dans leur sillage sont venues des masses de Latinos qui colorent aujourd'hui par leur présence l'ensemble du paysage miamien. Même dans les vitrines des chic boutiques de Coral Gables, quartier

tout anglo, très huppé, juif, les robes ont des falbalas et des volants, comme à Buenos Aires ou à Caracas. On trouve partout des *chorizos*, des *enchiladas* et des *tacos*. Plein de livres en espagnol dans les librairies. Et dans les bars des grands hôtels comme dans ceux de la Calle Ocho, que plus personne à Miami n'appelle 8th Street, on ne boit pas du gin ou du scotch, mais du rhum ou de la tequila.

Les producteurs et les auteurs miamiens créent des *soaps* et des shows qui sont diffusés dans 17 pays hispanophones d'Amérique. Aux abords des aéroports de Tegucigalpa, de Panama City, de Quito, de Bogota, des affiches géantes clament le nom magique, Miami, « la véritable capitale de l'Amérique du Sud », disait Jaime Roldos, l'ex-président de l'Équateur. La ville agit sur toutes les populations du continent comme un formidable aimant. La moitié (47 %) des 2,7 millions d'habitants du grand Miami sont nés hors des États-Unis. Les deux tiers parlent une autre langue que l'anglais.

Les Hispanos miamiens ne représentent pas 5 % des quelque 25 millions qui se trouveraient aux États-Unis. C'est cependant chez eux que la moitié des 40 plus grosses entreprises latino-américaines et espagnoles du pays ont établi leur siège social. Dans Dade County, ils possèdent quelque 25 000 commerces, presque toutes les stations-service et les supermarchés, des hôpitaux, une trentaine d'écoles privées, deux chaînes de télé, une demi-douzaine de stations de radio, deux grands quotidiens qui les informent dans leur langue. Le revenu moyen du yucca est aujourd'hui plus élevé que celui du yuppie juif ou anglo-saxon. Pas étonnant que les Black Americans leur en veulent un peu.

« Nous vivons le rêve américain, dit Freyre. Et eux, le cauchemar. Mais il faudra y voir. On a tout intérêt à les sortir de là. Ils nous coûtent cher. Ils ne stimulent en rien l'économie. Et ils font fuir les touristes. »

La vieille élite cubaine a agi comme un cheval de Troie qui aurait fait la navette entre deux mondes. Elle a d'abord favorisé l'entrée aux États-Unis de ces Latinos de Cuba et d'ailleurs, avec leur argent, leurs idées, leur mœurs. Elle a ensuite permis aux Nord-Américains anglophones de pénétrer très profondément tous les marchés de l'Amérique latine. Grâce à elle, et pour son plus grand profit bien sûr, Miami est devenue l'un des plus importants centres de distribu-

tion de biens et de services au monde... et un gigantesque dépôt d'armes et d'argent noir, lieu de rendez-vous et de magasinage des *soldiers of fortune* et des barons de la drogue...

Les Cubains américains ont été étroitement mêlés à ces trafics plus ou moins catholiques. Et aux scandales du Watergate et de l'Irangate, à plusieurs assassinats politiques, dont celui de Kennedy. Et bien sûr aux actions terroristes menées à Cuba. La CIA a été leur amie. La mafia aussi. Tout ça nourrit la légende.

En 1987, Castro a cependant joué un sale tour aux gens de Miami. Il leur a envoyé, en même temps que des réfugiés politiques, quelques milliers de criminels de droit commun fraîchement sortis de la prison de Mariel. « Vous aviez la crème, voici la lie. » L'une s'est tant bien que mal mélangée à l'autre.

On dit que les Cubains américains ont su fort habilement composer avec cette « épreuve ». Ils se déchargent sur les *marielitos* de tous les péchés dont on les accuse. Ils ont su profiter aussi, au cours des années 60 et 70, d'une conjoncture favorable : le boom pétrolier vénézuélien, la volonté du gouvernement fédéral américain de développer le Sud, l'aven-

ture de cap Kennedy. Mais c'est surtout grâce à un aéroport efficace et stratégiquement situé que les Cubains ont pu faire de Miami cette fameuse plaque tournante. Le MIA (Miami International Airport), que fréquentent 95 compagnies aériennes, reçoit 26 millions de passagers par an. Il est le deuxième plus achalandé du pays pour les passagers internationaux et le fret aérien étranger. Et il se pourrait bien qu'il dépasse JFK d'ici peu, malgré la concurrence des aéroports internationaux de Fort Lauderdale et de West Palm Beach.

À 15 minutes d'autoroute du MIA se trouve le plus grand port de croisière au monde. On y manutentionne près de la moitié des marchandises américaines vendues en Amérique du Sud et les trois quarts de toutes celles qui circulent dans l'espace caraïbe. L'an dernier, alors que la balance commerciale américaine était déficitaire, le port de Miami enregistrait des surplus de six milliards de dollars.

Pas étonnant que la ville soit devenue le deuxième centre bancaire international des États-Unis. La majorité des multinationales de Hongkong, de Taiwan,

de la Corée du Sud y ont établi leur siège social latino-américain. Les entreprises américaines (General Motors, Texaco, AT&T, Kodak, Hewlett-Packard) et canadiennes (Northern Telecom, la Banque Royale) ont rapatrié le leur de Sao Paulo, de Caracas ou de Mexico. Et les Européens débarquent à leur tour (chaînes hôtelières espagnoles, banques, compagnies d'assurances, etc.) avec des masses d'argent. Tous les pays d'Amérique, sauf le Surinam, ont maintenant un consulat à Miami. Le Canada a ouvert le sien l'automne dernier.

Doug Campbell, le nouveau consul, déjà chargé d'affaires au Moyen-Orient et en Asie, a retrouvé à Miami « une effervescence, un esprit, une manière d'être » qui lui rappelle Hongkong, autre ville-carrefour, centre bancaire né lui aussi du transport aérien. « Et le climat est le même, dit-il. Ils ont des typhons; on a des ouragans. » De son bureau, dans la plus haute tour du centre-ville, on voit des îles plates et vertes qui tant bien que mal protègent la côte. Et au loin sur la mer, le Gulf Stream, très bleu. Et aussi le parc Biscayne dont les magnifiques forêts aménagées ont été totalement rasées par Andrew, devenu, presque autant que Fidel, un incontournable personnage de la légende miamienne...

Le 24 août 1992, à l'aube, le cataclysme naturel le plus dévastateur de l'histoire des États-Unis est entré à Miami. Il y a fait 22 morts, a complètement démoli 30 000 maisons, en a lourdement endommagé 50 000. Quelques jours plus tard, à la télé, un entrepreneur en construction en a parlé avec exaltation et reconnaissance. « I saw a diamond ! » disait-il. On a été un peu choqué, bien sûr. Mais on a bien aimé la comparaison, tout à fait typique de l'humour miamien.

« Andrew reste le plus important facteur de l'économie des deux dernières années », dit Charles Jainarain, directeur de recherche au Beacon Council, organisme regroupant des gens d'affaires que préoccupe le développement économique. « Il a considérablement stimulé l'industrie de la construction et réduit le chômage. Il faudra maintenant payer la note. Certains se sont enrichis, mais des milliers de commerces ont été détruits. Le taux de chômage va bientôt remonter au niveau national. Et les compagnies d'assurances, qui ont beaucoup perdu, vont réduire leurs investissements. »

Heureusement, il y a d'autres beaux chantiers et de faramineux projets en vue. En Amérique centrale, les réconciliations sont amorcées. Un nouvel équilibre se prépare, dont Miami sera très certainement le pivot, le moteur. Et à Cuba, le régime honni semble sur le point de s'effondrer. Il faudra refaire les routes, construire des usines et des écoles. Et qui est mieux placé pour ce faire que les richissimes Cubains américains ?

Miami n'est donc pas inquiète. Elle devrait continuer à prospérer. Selon Jerry Haar, elle n'explosera cependant pas comme certaines villes d'Amérique latine, d'Afrique ou d'Asie. Elle attire, outre les touristes, des professionnels et des spécialistes, plutôt que ces grandes masses prolétaires qui ont créé les mégapoles manufacturières du 20^e siècle.

De toute façon, Miami ne peut s'étendre beaucoup, coincée qu'elle est entre l'océan et les sacro-saintes boues des Everglades sur qui veillent une armée d'écolos. Le sol déjà occupé est presque

partout trop mou et trop instable pour qu'on puisse construire en hauteur. Miami ne grandira plus.

« C'est tant mieux pour nous, dit Haar. Toutes les grosses villes sont malades. Elles étouffent. Comme les obèses. Comme New York, Mexico, Le Caire... Miami, elle, restera mince, musclée, souple et saine. »

Les Miamiens sont les plus casaniers des habitants des grandes villes américaines. Mais ils reçoivent beaucoup. Huit millions de visiteurs par an, qui leur rapportent plus de sept milliards de dollars. La majorité des Américains considèrent Miami comme la ville la plus dangereuse des États-Unis, mais ils continuent d'y aller, pour le plaisir, plus qu'à New York ou Los Angeles

ou que partout ailleurs dans le monde. En fait, le nombre d'agressions graves par 100 000 habitants n'y est pas beaucoup supérieur à celui qu'on trouve dans n'importe quelle autre grande ville des États-Unis... Mais à Miami, tout acte criminel est médiatisé et célébré. Les Miamiens aiment la peur et la violence.

« Nous sommes des intoxiqués du *cheap thrill* et des sensations fortes, dit le libraire Mitchell Kaplan. Nos écrivains sont les champions du roman d'action, du thriller. » Dans les livres de Charles Willeford (*Miami Blues*), de James Hall (*Hard Aground*), de Russel Banks, ça se tue en effet avec un formidable entrain. Presque autant que dans la vraie vie.

Et pourtant, les sondages nous disent que le Miamien est, plus que tout autre Américain, profondément attaché à sa ville et qu'il ne la quitterait pour aucune autre, car il considère que nulle part ailleurs la vie ne peut être aussi belle. C'est en substance ce que disait le maire de Miami Beach qui l'autre soir sur le parvis de l'Emanuel Temple haranguait gentiment ses électeurs. C'est ce que pense aussi le jeune Noir d'Overtown qui aux heures de pointe sur Dixie South lave, pour quelques sous ou une poignée de bêtises, les pare-brise des autos qui s'arrêtent au feu rouge.

Miami est sans doute la seule ville des Amériques, peut-être même du monde, où on ne rêve pas d'ailleurs. Voilà ce qui en fait, plus que tout le reste, un être à part. ◀

Le collectionneur d'écrivains

15 mai 1994,
p. 81

Greg Gatenby reçoit, chaque année, des célébrités du monde entier à son festival d'auteurs, et les épingle à son panthéon des voix littéraires.

Greg Gatenby possède une extraordinaire collection de voix. Au moins 2000, dit-il. Elles sont datées, étiquetées et rangées par ordre alphabétique sur des étagères formant dans son petit bureau torontois, par ailleurs en total désordre, un véritable mur de voix. Il y en a de toutes sortes, de la fluette et de la déferlante, certaines vibrantes de colère, d'autres secouées de rire. Elles viennent de partout dans le monde. Et elles parlent de tout, sur tous les tons, du scabreux au sublime, dans des dizaines de langues. Ce sont les voix de tous les poètes et écrivains venus faire lecture d'extraits de leurs œuvres à l'International Festival of Authors (IFA) qu'organise et qu'anime depuis 15 ans l'inénarrable Gatenby.

L'idée de cette collection de voix lui est venue en 1976. Il terminait alors ses études de lettres anglaises à l'Université York, il avait publié déjà quelques recueils de poésie et une anthologie des poètes canadiens, il travaillait comme directeur pour la maison d'édition McLelland & Stewart et s'était porté responsable des lectures de poèmes au centre culturel du nouveau complexe Harbour Front.

Il apprend un jour par la radio qu'un poète canadien, dont il a oublié le nom (appelons-le le Poète inconnu), venait de mourir sans que personne ait songé à conserver un enregistrement de sa voix. Le jour même, Gatenby commence à dresser une liste des poètes canadiens nés avant 1920; il leur écrit, les prie de prendre contact avec lui lorsqu'ils seront de passage à Toronto, où il leur organisera des séances de lecture publique d'une demi-heure qui seront enregistrées. Bientôt, les poètes accourent de partout au pays. Non seulement ceux nés avant 1920, mais tous, dès qu'ils publient la moindre plaquette, viennent proposer leur voix à Gatenby. Deux ans plus tard, celui-ci fonde son Festival of Authors et fait appel aux écrivains du monde entier.

« Par écrivain, j'entends n'importe quel auteur qui se perçoit comme tel... et qui selon moi a raison de le faire. Robert Ludlum, Danielle Steele et Stephen King se prennent pour des écrivains, je le sais parfaitement. Mais je ne suis pas d'accord; je considère qu'ils se gourent. Ils ont beau vendre des millions de livres, ils n'en liront jamais une seule ligne à mon ►

festival. » Il fait seul, refusant tout avis, tout conseil, le choix des auteurs invités. « Je suis un dictateur, dit-il. Comme un écrivain lorsqu'il se trouve devant son texte. Je fais ce que je veux. Je n'écoute personne. »

Il voue une haine passionnée aux gens du Conseil des Arts du Canada qui n'ont jamais daigné le rencontrer. « Une bande de cons (*jerks and closet impresarios*) qui voudraient s'approprier mon festival et qui font tout pour le couler. Et qui seraient incapables de le faire marcher, si jamais ils réussissaient à m'écartier. » Lorsqu'il présente ses auteurs au public, les soirs de gala, il salue aimablement ses mécènes (le Harbour Front Center, le *Globe and Mail*, des éditeurs, des fondations, des consulats, des compagnies aériennes, des vignobles ontariens, etc.) et prend soin de rappeler qu'il n'y a surtout pas de merci pour le Conseil des Arts du Canada. « C'est un organisme mené par des imbéciles et des impuissants. Qu'on se le dise. »

Vous aurez compris que le personnage n'est pas très reposant et ne manque pas de couleurs. Ni de poids. Il fait dans les 300 livres. Toujours en t-shirt, jeans et espadrilles, le cheveu rare et ras, une voix de stentor, la barbe. Falstaff tout craché. Il est intarissable, brillant. Il a tout lu, tout vu. Il dit des énormités, il engueule les gens, puis il les prend dans ses bras, les embrasse sur les deux joues et passe à autre chose.

Il est très familier avec ses écrivains, même avec les intellectuels de haut vol, les frileux, les fragiles et les pâlots qu'on dirait faits en papier de riz. Tapes dans le dos, chatouilles, étreintes. « Ce sont des gens comme tout le monde, dit-il. Je n'apprends pas plus à leur contact qu'avec mon dentiste ou mon garagiste. Je sais aujourd'hui que les plus grands écrivains, ceux qui jonglent avec les idées les plus éthérées, peuvent être d'une vulgarité épouvantable, mesquins et vaniteux ou, pis, ennuyeux comme la pluie. En général, ceux dont les œuvres m'ont fait le plus rire se sont avérés être des gens sinistres. Ils n'ont pas plus de sagesse que les cols bleus ou les politiciens. Ce qu'ils produisent par contre, leur miel, est essentiel à notre survie. C'est le plus précieux trésor de l'humanité. »

Tous les mardis soirs de l'année, dans l'un ou l'autre des trois théâtres du Harbour Front Center, trois écrivains lisent à tour de rôle des extraits de leurs œuvres. L'été, il y a un festival de poésie et, en octobre, cet International Festival of Authors qui dure 10 jours, le plus important du genre au monde, le plus prestigieux, le mieux organisé. C'est Gatenby qui le dit, bien sûr. Mais des auteurs comme Penelope Lively, Lars Gustafsson, Nicholas Mosley, qui en ont vu d'autres (les *readings* font depuis longtemps partie de la culture anglo-saxonne), ne le contrediront pas. Au contraire. Ils aiment Gatenby, qui les traite bien.

Il se charge de les cueillir à l'aéroport, il les loge dans un bel hôtel avec vue sur le lac Ontario, leur organise un super pique-nique dans Center Island, favorise les rencontres, les échanges; et, surtout, il remplit ses salles. Près de 1200 personnes viennent chaque soir dans les théâtres du Harbour Front Center entendre les auteurs. Les allophones lisent pendant quelques minutes leur texte original; puis un comédien professionnel termine la demi-heure en lisant la version anglaise. La salle écoute avec un respect étonnant. Les deux tiers des auteurs sont des hommes. Dans l'assistance, c'est le contraire : deux tiers de femmes. En 1978, pendant que John Irving lisait des extraits de son *Hôtel New Hampshire*, l'une d'elles a lancé à ses pieds une petite culotte avec son numéro de téléphone écrit dessus au rouge à lèvres. Gatenby a bien aimé. « La littérature, c'est aussi du show-business », dit-il.

Des êtres fameux sont passés par ici, plusieurs prix Nobel, une flopée de prix Goncourt et de Booker Prize et de Pegasus Prize et de Hawthornden Prize et des Renaudot, des Médicis, des Fémina... Même Salman Rushdie, après avoir été maudit, a fait une courte apparition. Et de fortes rumeurs veulent qu'à la prochaine rencontre d'octobre, le Français Philippe Sollers, les Américains Brian Moore et I.L. Doctorow, et l'Anglaise Fay Weldon fassent partie des invités.

Au dernier festival, Paul Auster était là, Walter Abish, Margaret Atwood. Ils étaient en tout 70 auteurs de 26 pays. Mais celui qui a fait le plus de vagues, c'est le Canadien Robertson Davies, lorsqu'il est entré au théâtre du Maurier le soir où l'on rendait hommage à Mavis Gallant... L'homme est remarquable, géant rubicond aux cheveux tout blancs, 80 ans, très droit, une force de la nature

et de la littérature. Il vient de frôler le Nobel. Mais surtout, beaucoup des auteurs présents craquaient pour sa dernière œuvre, *La Trilogie de Cornish*, dont le troisième volet, *La Lyre d'Orphée* (après *Les Anges rebelles* et *Un homme remarquable*) venait de paraître en français. Ce triptyque prend la forme d'une biographie fictive. Or, 11 des auteurs présents au festival sont des biographes... d'écrivains. Davies leur a donné dans son roman une magistrale leçon.

Son révérend Darcourt, chargé par la fondation Cornish d'écrire une biographie de feu Francis Cornish, milliardaire canadien, se heurte aux limites et aux problèmes que rencontre tout biographe. Que savons-nous vraiment des morts ? Peut-on, doit-on les trahir, les grandir, leur donner les dimensions qu'ils auraient souhaité avoir, réaliser leurs rêves ? Ont-ils des droits, entre autres celui de garder leurs secrets et de préserver leur intimité ? Ou ne sont-ils qu'une matière plus ou moins malléable que chacun peut utiliser à sa guise ? Qu'une partition que chaque auteur interprète à sa guise ?

Les lectures que font les biographes à l'IFA sont toujours très courues. L'automne dernier, on a écouté religieusement des pages du *Robert Burns* de James Mackay, de l'*Anais Nin* d'Élisabeth Barillé, du *Malcolm Lowry* de Gordon Bowker qui raconte magnifiquement, en 672 pages, les formidables brosses de l'auteur d'*Under the Volcano*. Margaret Crosland, une vieille dame très digne qui a écrit sur Piaf et Cocteau et traduit Colette et Zola, fit beaucoup de bruit avec *The Passionate Philosopher: A de Sade Reader*. Au moins trois grosses biographies du divin marquis venaient de paraître à Londres. « Normal, disait Crosland. Le monde est plus que jamais fasciné par le sexe et la violence. Sade est un pionnier d'une littérature aujourd'hui très forte. » Elle a parlé surtout de Sade l'écrivain, de l'influence énorme qu'il a eue sur Baudelaire, Flaubert, Miller, 100 autres.

Selon le Suédois Lars Gustafsson, venu trois fois à l'IFA, les biographies qui se greffent à une œuvre la complètent et l'éclairent, comme la critique. Gustafsson est un monsieur sérieux et savant. Il lit, dans le texte, Marguerite Duras, Peter Handke, John Updike, Kurt Vonnegut. Des poids lourds, uniquement. Il considère que les Allemands sont au cœur de la littérature contemporaine. Et que Patrik Sjöskind (*Le Parfum*), c'est de la petite bière commerciale.

Il publie d'abord à Stockholm, même s'il vit depuis 20 ans au Texas, où il enseigne. « La langue maternelle est la langue de la littérature, la seule qui puisse permettre d'aller vraiment dans l'inconscient et d'éclairer quelque peu les profondeurs de l'âme humaine. Tous les auteurs pensent dans leur langue maternelle. J'enseigne en anglais. Je n'écris qu'en suédois. »

Norman Manea, un Roumain expatrié à New York, a profité du festival pour rencontrer Gustafsson. Il voulait parler avec lui d'un thème qui lui est cher : l'exil. Il semble y avoir un nombre impressionnant d'exilés chez les écrivains. Pour les raisons les plus diverses, il y a toujours eu plein d'auteurs qui ne vivaient pas chez eux. Comme si l'exil (ou l'exclusion) attisait l'inspiration.

Mavis Gallant par exemple et Joan Riley sont, chacune à sa façon, des exilées. Née à Montréal, Gallant vit à Paris depuis 1950. Originnaire de Kingston en Jamaïque, Riley a émigré à Londres, il y a une vingtaine d'années. De son lieu d'exil, chacune continue dans ses livres

de parler des siens. On rencontre régulièrement dans les nouvelles de Gallant des touristes nord-américains qui promènent leur désarroi et leur désespérante candeur en Europe. Et les romans de Riley se passent dans les quartiers chauds de Londres et des banlieues peuplées de Jamaïcains pauvres, mésadaptés : les femmes sont *maids*, les gars sont taxis, ouvriers mal payés ou *pushers*, le Tiers-Monde, la Jamaïque toujours.

Manea s'est également intéressé à leur cas. Même s'il n'a pas, comme elles et comme Gustafsson, choisi son exil. Il est juif roumain. Il a passé son enfance dans les camps allemands, a perdu des parents et des amis dans l'Holocauste, a vécu

l'enfer sous le régime totalitaire de Ceausescu. « Et le nouveau nationalisme roumain est grotesque, tout aussi intolérant. » Même s'il considère l'écriture comme un acte de foi et d'optimisme, il croit que la littérature est impuissante à changer le monde, que les écrivains soviétiques n'ont pas vraiment contribué à renverser le régime. « Il est tombé parce qu'il était pourri, voilà tout. »

Il écrit en roumain à New York, où ses livres paraissent en version anglaise. Il n'arrive plus à publier l'original roumain. Et personne ne le lit dans son pays autrement que sous le manteau et en traduction.

Un cas extrême ! Il reconnaît cependant, avec un sourire amer, qu'il a au moins la chance d'appartenir à une grande littérature, celle de l'exil, et que ses matériaux sont riches, comparés à ceux de ses confrères canadiens à qui l'Histoire fait peu de drames.

« Voilà une vision romantique de la littérature, dira Gatenby. C'est sous-estimer le pouvoir de l'imagination. »

Il cite les cas de Proust, de Joyce, de Faulkner, qui étaient de gros bourgeois... Et la littérature canadienne-anglaise qui a véritablement explosé dans les années 70 quand Toronto avait le vent dans les voiles, que tout le pays

vivait dans l'euphorie, la joie, le luxe et l'ordre... « La littérature ne doit pas rendre compte que de la misère et de l'horreur du monde, mais aussi de la joie de vivre. »

Gatenby est un optimiste profond. Quelqu'un dit-il quelque part que la littérature est menacée, qu'elle tire peut-être à sa fin, que le cinéma et la télé l'ont affaiblie, il tente tout de suite de convaincre le monde entier du contraire.

« Je crois que la littérature est plus forte que jamais. Ce qui lui nuit, ce n'est pas la télé, ce sont les professeurs de littérature dans les *high schools* et les collèges, de beaux imbéciles eux aussi. La preuve qu'ils sont ineptes : tous les enfants aiment la poésie, ils adorent jouer sur les mots. On les envoie à l'école et, en quelques années, 99 % d'entre eux sont dégoûtés à jamais de la littérature. »

Il avait lui-même 12 ans, fils d'ouvrier sans instruction, lorsqu'il découvrit le plaisir de lire. « Quelqu'un avait dit devant moi que l'*Ulysse* de James Joyce était un livre ordurier, une saloperie. J'avais conclu qu'il y avait des passages cochons. J'ai couru à la bibliothèque. *Ulysse* était sorti. J'ai pris le seul autre livre de Joyce qui était là, *Portrait d'un artiste*, avec l'intention de m'enfermer dans ma chambre et de me régaler un bon coup. J'ai été ébloui. Je le suis toujours. »

Quatre ou cinq mois par an, il parcourt le monde, rencontre partout des profs de littérature, des écrivains, des critiques, des éditeurs. « Il y a de grands auteurs partout, dit-il, aussi bien dans la misère noire que chez les maharajahs. » Le professeur Gustafsson est d'accord. Il pense lui aussi que les petites littératures sont restées fortes. « À preuve, la littérature suédoise se porte aujourd'hui infiniment mieux que notre cinéma qui a perdu de sa grandeur. Les jeunes lisent tous en anglais. Mais ils lisent aussi en suédois. Et de plus en plus. » Son dernier livre, *A Tiler's Afternoon*, n'a rien de très olé olé. C'est l'histoire d'un vieil ouvrier, veuf, alcoolique, seul et triste qui réfléchit au pourquoi de la vie, au pourquoi de la mort, en posant des tuiles au mauvais endroit. Un roman bref et lourd qui s'est quand même vendu en Suède à près de 35 000 exemplaires.

Gatenby considère que les petites littératures sont d'autant plus vivantes qu'elles se sentent menacées. « Les Danois n'ont jamais été aussi unis que sous l'invasion allemande. Depuis que les livres de Stephen King ou de cette pauvre sotte de Danielle Steele entrent chez eux, leurs auteurs sont devenus plus performants, plus danois que jamais; et les jeunes les lisent. Kirsten Thorup vend 100 000 exemplaires de ses romans dans ce pays de cinq millions d'habitants. »

« Il exagère un peu », dira Kirsten Thorup, une belle jeune grand-mère, importante vedette dans son pays. « *Baby* qui est paru il y a 10 ans et qui vient de sortir en français (éd. Castor Astral) s'est vendu à plus de 100 000 exemplaires, c'est vrai. On lit beaucoup au Danemark. Comme dans tous les pays scandinaves. Mais depuis quelques années, il y a une baisse générale. La littérature de fiction régresse devant le cinéma et la télé. Mais surtout, les gens se tournent de plus en plus vers les livres pratiques ou les livres-conseils sur la conduite humaine et la réalisation personnelle. »

Thorup raconte dans ses livres la vie des petites gens de son pays. L'automne dernier, à Toronto, quelqu'un lui a parlé d'Yves Beauchemin dont l'univers serait proche du sien. Beauchemin, dont la *Juliette Pomerleau* venait de paraître en anglais, était au festival. Ils se sont rencontrés, ont échangé leurs livres, ont parlé longuement, chacun dans son anglais hésitant, de leur travail, de leurs personnages. « Nulle part ailleurs que dans un festival comme celui-ci, il aurait été possible d'établir des liens entre nos œuvres, dit Beauchemin. C'est extraordinairement stimulant. »

Voilà qui plaît infiniment à Gatenby, l'entremetteur. Il découvre par exemple que deux auteurs, l'un coréen, l'autre sud-africain, aiment le golf ou le chocolat, il les présente l'un à l'autre. Le golf ou le chocolat sert d'entrée en matière, d'étincelle. Dès que le contact est établi, il part ailleurs former d'autres couples. « Les auteurs vivent à longueur d'année dans une affreuse solitude. Sauf ici, pendant 10 jours, dit-il. Ils sont libres de faire ce qu'ils veulent, mais pas seuls. Je ne le supporte pas. »

Il croit que ses auteurs partent très satisfaits de son festival. Ils savent qu'ils ne sont pas les seuls à être seuls. Et qu'ils ne sont pas près de manquer de lecteurs. « Mais il faut quand même y voir, dit-il. Le lectorat, c'est le champ, la terre dans laquelle l'écrivain dépose son œuvre pour qu'elle fleurisse. »

Il a des projets déments. Il veut, entre autres folies, inviter dans un entrepôt de Canadian Tire l'homme d'affaires Lee Iacocca, qui a relevé Chrysler, le coureur automobile Mario Andretti et Philip Edmundston. Chacun parlerait de son livre, on en lirait des extraits. On serait très loin de la grande littérature, et hors festival évidemment, mais ce serait une façon d'intéresser les cols bleus à la lecture. « Et de contrer l'influence néfaste de tous ces cons de profs de littérature à cause de qui la majeure partie du monde passe à côté du plus beau de la vie. » ◀

Boisbriand contre l'Ombre Jaune

Avec l'intrépide Bob Moran à leur tête, les employés de GM ont non seulement sauvé leurs jobs, ils ont prouvé qu'ils étaient réellement les meilleurs.

Le 20 décembre 1991 restera sans doute à jamais l'un des jours les plus sombres de l'histoire de General Motors. En fin d'après-midi, les 429 000 employés d'usine et de bureau que comptait alors l'entreprise en Amérique reçurent par la télé interne un message du président Robert Stempel. Il commença par rappeler l'étendue des dégâts : GM perdait plus de 12 millions de dollars américains par jour, sept jours par semaine, 4,5 milliards pour cette seule année 1991. Chaque voiture mise en marché depuis deux ans lui avait coûté plus de 1500 dollars. Il y avait catastrophe en la demeure.

Stempel annonça d'une voix tremblante d'émotion la fermeture immédiate ou prochaine de 21 des 38 usines d'assemblage et de fabrication, 80 000 mises à pied au Canada, au Mexique et aux États-Unis. Il ajouta dans un souffle que GM n'emploierait plus en 1995 que 350 000 personnes, la moitié des effectifs de 1985. Il ne dit pas « Bonne soirée », ni « Bon courage ». Il s'éteignit tout simplement...

Pendant qu'à Oshawa, Windsor, Van Nuys ou Détroit les travailleurs restaient prostrés devant les écrans muets et noirs, ceux de Boisbriand ne pouvaient s'empêcher de jubiler un peu. Ils ne risquaient pas de perdre leurs jobs. Parce qu'ils étaient les meilleurs. En cinq ans, Boisbriand s'était hissée du dernier au premier rang de toutes les usines GM. Des Japonais, des Coréens, des Allemands, des Suédois étaient venus les voir travailler. Stempel lui-même les avait cités en exemple. Et il était en train de flamber des millions — ses derniers sans doute — pour moderniser Boisbriand, en faire la plus belle usine automobile au monde.

Cinq ans plus tôt, elle était pourtant l'une des plus moches et des moins productives. Les 150 000 voitures qui en sortaient annuellement étaient bourrées de défauts. Les gars disaient qu'ils n'y pouvaient rien. Ils croyaient que les fournisseurs américains leur envoyaient exprès des pièces abîmées impossibles à assembler, que Détroit leur donnait de mauvais outils, des machines désuètes, des robots idiots et malfaisants, des modèles ineptes. Et ils refusaient de croire que leur usine était menacée de fermeture. Les gouvernements du Québec et du Canada ne venaient-ils pas de prêter 220 millions sans intérêt, remboursables dans 30 ans, pour la construction, dans ►

leur usine, d'un atelier de peinture ultra-moderne ?

Puis est arrivé Garry Henson, un Texan, grand, musclé et très baveux. Partout où il est allé, le long de la chaîne d'assemblage, dans les bureaux, à la cafétéria, mais aussi à la télé, dans les journaux, il a traité ses 3825 employés de cancre et de paresseux. Il leur a dit qu'ils se retrouveraient tous sur le B.S. s'ils ne se grouillaient pas le cul.

Lorsqu'il est parti, en novembre 1988, on commençait presque à l'aimer. Son successeur, texan lui aussi, grand et chaleureux, avait un nom magique, à un e près de celui du fameux héros d'Henri Verne, aux prises lui aussi avec l'Ombre Jaune... Bob Moran. Boisbriand assemblait alors des Oldsmobile Ciera et des Chevrolet Celebrity, voitures sages et ternes, et tentait de se ressaisir et de se refaire une réputation. Le taux d'absentéisme était légèrement à la baisse. Et les statisticiens du siège social avaient noté une nette diminution des erreurs d'assemblage. Mais l'usine restait en sursis. On allait bientôt abandonner les modèles Ciera et Celebrity. Boisbriand devrait se trouver d'autres voitures à assembler. Ainsi le veut la coutume chez GM : quand de nouveaux modèles sont mis en production, les usines soumissionnent et font valoir leurs avantages.

Boisbriand était au départ franchement désavantagée : une vieille petite usine mal famée, éloignée des grands marchés et de ses principaux fournisseurs. Et sa chaîne de montage ne pouvait recevoir de nouveaux modèles sans être transformée d'un bout à l'autre. Son seul atout restait sa main-d'œuvre. Elle coûtait un peu moins cher que l'américaine.

Par contre, elle n'avait jamais été bien docile. Elle avait mené des grèves très dures, dont deux pour la parité salariale avec les travailleurs ontariens et américains, et une pour ce que les gars ont appelé le « fait français ». Les gens de Détroit ont fini par plier, sinon par comprendre. Le salaire des assembleurs est passé de 1,90 \$ en 1965 à 21,21 \$ aujourd'hui, on leur a concédé des avantages sociaux qui font l'envie de tous, on a nommé dans chaque service des responsables francophones, on a rédigé en français toute la correspondance, les chèques de paye, etc.

Dans les rapports qu'ils présentaient au siège social de Détroit, Henson et Moran avaient noté des différences culturelles et des comportements qu'on ne retrouvait nulle part ailleurs dans l'empire GM et qui, craignaient certaines âmes inquiètes, pouvaient provoquer de graves désordres. Beaucoup de travailleurs préféraient par exemple prendre quelques jours de vacances plutôt que de monnayer leurs heures supplémentaires comme le faisaient leurs confrères canadiens ou américains. Ils avaient exigé de commencer leur journée vers 7 h 30 le matin, plus tard que dans toute autre usine GM au monde. Et ils aimaient bien se payer un petit congé pour ouvrir le chalet au printemps ou aller à la chasse à l'automne.

Les tentatives pour leur inculquer les bonnes manières des travailleurs japonais avaient soulevé d'unanimes tollés et des rires incontrôlables. Ils disaient qu'ils n'étaient pas des fourmis, qu'ils ne vivaient pas pour travailler, mais travaillaient pour vivre mieux. Ils avaient la tête dure... Mais quand ils étaient de bonne humeur et qu'ils s'y mettaient, ils étaient réellement les meilleurs.

L'intrépide Bob Moran a traîné les gens de leur syndicat jusque dans les officines du gouvernement où ils se sont fait dire que leurs jobs étaient menacés, qu'ils devaient effectivement se grouiller le cul... En un an, Boisbriand allait acquérir une réputation exceptionnelle dans la communauté automobile mondiale. Et elle obtint le très prestigieux contrat d'assemblage des nouveaux modèles de Camaro et de Firebird, autrefois produits à l'usine de Van Nuys, en Californie, où se trouve encore la plus importante part du marché de ce type de voitures. En 1991, Van Nuys ferma ses portes pour toujours. Boisbriand ferma les siennes pour être rénovée.

Une usine d'assemblage automobile est une sorte de moule aménagé de manière à produire un type particulier de voiture, aux formes bien précises. Chaque fois que le modèle change, on doit refaire le moule, transformer l'usine, les gabarits, les plates-formes de travail... et même les travailleurs. C'est un processus long et coûteux. Pendant neuf mois, d'août 1991 à mai 1992, Boisbriand a été, après celui de la baie James, le plus important chantier de construction au Québec.

Il n'y avait rien à ajouter à l'atelier de peinture construit en 1987 au coût de 450 millions. Mais il fallut 238 millions pour refaire la chaîne de montage. Un prix très modéré, selon le chroniqueur automobile Denis Duquet : « Une rénovation de ce genre-là coûte généralement trois fois plus cher, même jusqu'à un milliard. À Boisbriand, on a utilisé les anciens convoyeurs et les mêmes plateformes de montage, qu'on a simplement rendues plus maniables et mobiles, de sorte que les travailleurs n'ont plus à courir à gauche et à droite, à se pencher 100 fois l'heure ou à travailler à bout de bras. Pour la première fois, on semble avoir réussi à créer une usine souple et efficace, qui pourrait s'adapter sans trop de frais à d'autres modèles de voitures. »

C'est grand comme 55 terrains de football (2 200 000 pi²) à travers lesquels serpente une chaîne d'assemblage de 13,5 km. Cet organisme géant avale chaque jour 1200 tonnes de matériel, quelque 5000 pièces différentes qu'il trie, graisse, sable, peint, visse, boulonne, emboîte sans heurt et sans effort les unes dans les autres, qu'il transforme peu à peu en Camaro, en Firebird, et à qui il donne une individualité propre, des roues, des phares, de fringants moteurs, la vie presque. Les voitures sortent, ronronnantes déjà, à l'autre bout de la chaîne, une toutes les 72 secondes, 16 heures par jour.

Pendant qu'on rénoveit l'usine, les travailleurs suivaient des cours qui devaient les transformer eux aussi. Quelques-uns furent envoyés à Détroit, la Rome de l'automobile; les autres étudièrent dans une ancienne école de Dorval. Ils devaient se familiariser avec la nouvelle éthique du travail à la chaîne. On leur parlait de production synchronisée, d'amélioration continue, d'approvisionnement au besoin, de cybernétique et d'ergonomie, des relations harmonieuses qu'ils devaient à tout prix établir avec leurs confrères robots, plus nombreux que jamais. Une vingtaine de spécimens plus ou moins brillants avaient participé à l'assemblage de la Ciera; il y en aurait 117 pour fabriquer la Camaro.

Les gars se méfiaient. Ils n'avaient pas tellement prisé les expériences qu'ils avaient vécues aux côtés de ces automates. C'était au début des années 80. L'industrie automobile américaine, terrifiée par l'Ombre Jaune, s'était alors lancée à corps perdu dans la robotisation. On avait demandé aux travailleurs de s'a-

dapter au rythme des automates, de les servir, de leur fournir les outils et les matériaux dont ils avaient besoin. Les pauvres humains étaient dévalorisés, révoltés. Ils assistaient au déclin d'un empire. Ça se voyait tous les jours dans les boulons cassants, les outils inadéquats qu'on leur donnait, les matériaux de mauvaise qualité qu'ils devaient assembler. GM, qui avait toujours été une entreprise d'ingénieurs, confiait désormais sa destinée à des comptables, des psychologues, des spécialistes du marketing. Sa part du marché américain était passée en quelques années de 40 % à 29 %. Et, le plus terrible, elle doutait maintenant du savoir-faire de ses travailleurs comme si elle les tenait responsables de cette interminable déconfiture.

Les relations de travail s'étaient alors dangereusement détériorées. En quelques mois, le syndicat avait déposé plus de 5000 griefs. « GM s'est rendu compte que ça ne pouvait plus fonctionner », dit Yves Gascon, président de la section locale du syndicat national des TCA (Travailleurs et travailleuses de l'automobile, de l'aérospatiale et de l'outillage agricole du Canada). « Les patrons ont accepté de rouvrir la convention collective. Ils ont corrigé et amélioré les avantages sociaux et compris qu'on ne voulait pas passer notre vie à servir leurs machines. »

Or, voilà qu'en 1991 on demandait aux meilleurs travailleurs de l'automobile au monde de trouver un modus vivendi avec les robots prétendument les plus fins et les plus allumés, les plus travaillants qui soient. « Ils seront à votre service, disait-on dans les cours. Ils feront les sales jobs, tout ce qui est dangereux et répétitif. Ils vous éviteront des pas et des gestes inutiles. À leurs côtés, vous ne perdrez plus de temps ni d'énergie. Vous travaillerez en équipe de huit ou de 10, chacun pouvant remplir plusieurs fonctions à tour de rôle, de manière à casser l'ennui. Un saine émulation naîtra. Vous apprendrez ensemble à corriger vos erreurs que les robots auront signalées et chacun prendra ses responsabilités... Ce sera l'harmonie dans votre nouvelle usine toute propre, peu bruyante et confortable. Il n'y aura plus d'accrocs, plus d'accidents, plus d'erreurs. Vous travaillerez si bien qu'on pourra pousser la cadence jusqu'à 50 voitures à l'heure. Il ne sera même pas nécessaire de faire des heures supplémentaires... »

Tout cela semblait fort beau, excitant même. À l'automne 1992, on avait rappelé 2800 travailleurs et la production commençait pour de bon. En décembre, on présentait les nouveaux modèles aux médias émerveillés. Et on installait, face à l'autoroute des Laurentides, un grand panneau blanc annonçant en lettres rouges : « La capitale mondiale de la Camaro/Firebird ».

En quelques semaines, l'usine allait produire à plein rendement. Mais avec 1500 travailleurs de moins qu'en 1979, ce qui bien entendu réjouit les boss et inquiéta le syndicat. « C'est pourtant une tendance générale et irréversible », dit Marc Osborne, du service des relations publiques. « Toutes les usines encore en exploitation sont devenues plus performantes et les méthodes de travail, plus efficaces. Elles ont toutes offert des retraites anticipées à leurs travailleurs. Partout, les effectifs ont diminué. »

« C'est bien beau, mais il y a un danger à ça », dit Henri Galarneau, président du comité d'usine. « En rationalisant à l'excès, en étudiant chaque geste et chaque mouvement du travailleur pour le rendre plus efficace et pour qu'il ne perde jamais de temps, les ergonomes sont en train d'en faire un véritable robot. » Mais ce travailleur soi-disant devenu robot a un fort bon salaire, il profite d'avantages sociaux d'une très grande humanité, on lui paie le dentiste, le chiro, l'oculiste, l'ostéopathe, l'avocat, on lui prépare une retraite très avantageuse... et en plus il peut se défouler.

Les travailleurs de Boisbriand s'expriment en effet avec un lyrisme rageur dans *L'Action*, le journal de la section locale 1163 des TCA. Ils parlent abondamment des multiples méfaits de la rationalisation et de l'ergonomie qui rendent l'homme semblable au robot et contribuent à réduire l'emploi. Mais le thème le plus largement et le plus fréquemment développé dans ces pages est celui de la retraite. Les travailleurs de Boisbriand, baby-boomers de la première vague, ont en moyenne 44 ans, la moitié ont plus de 20 ans d'ancienneté, près du tiers ont déjà reçu la montre en or marquée d'un gros 25 et d'une voiture antique. Main-d'œuvre grise, assagie...

À chaque numéro de *L'Action*, on dispense à pleines pages des renseignements et des conseils sur les caisses de

retraite, le régime des rentes, etc. On propose aux membres des cours pour retraités : « Prendre en main sa retraite », « Six programmes de préretraite »... Quand les hommes sont prêts à faire le saut, le comité des retraités se charge d'eux, les oriente et au besoin les console, leur organise des rencontres, des soupers dansants, leur propose des voyages, un peu de bénévolat, tout ce qu'il faut pour faire des retraités heureux.

Autrefois, quand les gars étaient encore jeunes et qu'ils faisaient des grèves et des *sit-down*, il y avait une ligue de hockey très active, de la balle molle tout l'été, beaucoup de ski et des pique-niques avec les enfants. Maintenant, on donne surtout dans la pétanque, les fers, le bowling, les jeux de cartes, de poches, de croquignoles et de fléchettes; par beau temps, le golf et la randonnée pédestre. Et la collégialité très forte d'autrefois semble s'être un peu perdue.

« On ne se voit plus beaucoup, admet Yves Julien, embauché en 1965. Chacun a son monde et ses affaires en dehors de l'usine. On n'est pas des Japonais. Au contraire. » Julien s'occupe des athlètes handicapés. En 1988, il a accompagné leur équipe olympique aux Jeux de Séoul comme préposé à l'équipement. GM favorise ce genre d'activités et tout engagement social de ses employés. « Mais c'est à chacun de prendre l'initiative », dit-il.

GM achète au Québec pour 500 millions de dollars par an de biens et services. Et verse en salaire 155 millions. « Toute la région des Basses-Laurentides en profite abondamment », reconnaît le président du syndicat Henri Galarneau. « Mais ça pourrait ne pas durer. À cause des robots qui prennent nos jobs. Mais surtout à cause de la sous-traitance. C'est contre ça surtout qu'on devra se battre désormais. » Le nombre de pièces qu'on assemble sur place a beaucoup diminué au cours des dernières années. La Camaro, pourtant plus complexe, en a 1300 de moins que la Ciera. C'est qu'on reçoit de plus en plus de pièces déjà assemblées.

« La sous-traitance créera peut-être de l'emploi ailleurs, poursuit Galarneau, elle fera peut-être vivre des PME au Mexique ou même ici dans la région, mais pour une usine d'assemblage, ça ne

peut pas faire autrement que d'être catastrophique. Si on commence à recevoir par exemple des portières ou des tableaux de bord déjà montés, avec cadrans, boutons et garniture incorporés, il est évident que les jobs disparaîtront au fur et à mesure que les gars prendront leur retraite. D'où notre opposition à l'ALENA qui, selon nous, va encourager la sous-traitance dans notre domaine. »

Richard Conrad, le nouveau directeur de Boisbriand (encore un Texan !), dit ignorer ce que sera l'usine d'assemblage de l'avenir. Il sait seulement que les géants de l'automobile ont eu très mal et qu'ils commencent à peine à se remettre des terribles coups que leur a portés l'Ombre Jaune. Les Japonais, malgré leur formidable machine de production de 12 millions d'unités, seraient, selon lui, en perte de vitesse.

« Nous sommes encore les plus grands, dit-il. Mais nous savons maintenant que nous ne sommes plus invincibles. C'est dur à prendre, mais c'est peut-être le commencement de la sagesse. » ►

Dans ma Camaro, je t'emmènerai...

La voiture mythique a ses inconditionnels qui se rassemblent pour partager leur passion.

Soir de février, à Roxboro, meeting du Club Camaro de Montréal (CCM). Pas sûr de l'adresse, je cherche un troupeau de Camaro. Je n'en vois aucune. Quand, ayant finalement trouvé la maison, je demande où sont leurs bolides, on me trouve un peu épais. Comment peut-on imaginer sortir une Camaro par un temps pareil, et en pleine nuit en plus ! Tout le monde devrait savoir que cette beauté fatale n'aime que le grand jour et le beau temps...

Le meeting a lieu chez Michel Favreau, 47 ans, technicien chez Bell Canada, fondateur et président du CCM. Au sous-sol, sous l'éclairage au néon, on regarde des photos des membres, de face, de profil, capot levé, en mouvement, roues braquées. Il y a beaucoup de modèles 69, un très grand cru, quelques décapotables. Toutes ces voitures passent six mois par année dans des garages chauffés. Favreau fait voir la sienne dans la pièce à côté. Elle est recouverte d'une housse immaculée. Le moteur est d'une propreté chirurgicale.

À l'ordre du jour : un voyage à Philadelphie, siège social de l'International Camaro Club. Début juin, le Grand National Camaro du Québec, à Boisbriand. On recevra alors des gens de l'Ontario, des États. On fera des photos. On écouterait les moteurs. Il y aura des concours d'élégance et d'accélération, du slalom, des épreuves d'équilibre et des « show de boucane » : on barre les roues avant, on donne pleins gaz, les pneus arrière dérapent, fondent, boucanent. On obtient un meilleur résultat en les badigeonnant d'eau de Javel. Des jeux fous raide, mais on s'y livre avec passion. Et, comme dit Favreau, ça ne fait de mal à personne.

La Camaro est une voiture emblématique, un symbole, un icône. Elle est née en Californie à l'automne de 1966. C'était l'ère des grosses cylindrées, du « Big Is Beautiful », des énormes V-8 déployant des hordes de chevaux sauvages. Elle avait le capot allongé, la section arrière tronquée, comme la très célèbre Mustang de Ford qui s'était imposée quelques années auparavant. En 1970, GM lui donnait un nouveau look qu'elle allait garder jusqu'en 1981. Marquée d'influences européennes et japonaises, cette deuxième version reflétait d'une certaine façon le désarroi des fabricants américains qui ne savaient plus trop où donner de la tête.

N'empêche qu'en 1979 GM produisait encore 282 000 Camaro dont une troisième édition allait bientôt paraître, très sport, très exotique, toujours la voiture fétiche du baby-boomer. Mais celui-ci avait maintenant des enfants, il allait devoir troquer son coupé sport pour une familiale.

La Camaro des années 80 a connu des tempêtes, lois antipollution, normes de sécurité, triomphe des Japonais, première crise du pétrole, remise en question de l'existence même des gros moteurs musclés et gourmands.

La Camaro de Boisbriand quatrième du nom, est toute en rondeurs, très classique, presque nostalgique, pare-chocs intégrés en matière plastique, comme le toit, les portes, les ailes, le hayon. Pour la première fois depuis 25 ans, un modèle décapotable est disponible. Comme la Firebird de Pontiac, sa sœur jumelle (non identique), la Camaro est cette fois franchement nord-américaine d'aspect. Comme si la confiance était revenue.

Les places arrière sont restées exiguës. Le coffre est toujours minuscule. Ces voitures ne sont pas fonctionnelles, elles sont ostensiblement épicuriennes, hédonistes. Ce sont des « voitures de joie ». La nouvelle Z 28 est équipée du légendaire V-8 LT1 de 5,7 litres emprunté à la Corvette. Boîte manuelle six vitesses, dont deux sont surmultipliées. Avec ses 275 chevaux, elle atteint les 100 km au cadran en six secondes. Et boucle le quart de mille en 14,4 secondes à 160 km/h. Pourquoi ? « Pour le fun, dit Michel Favreau. La Camaro est la preuve qu'il y a encore de la joie dans le monde. »

Cette année, Boisbriand produira environ 125 000 Camaro et 75 000 Firebird. La grande majorité de ces voitures (94 %) sont vendues aux États-Unis. Environ 8000 en Europe et au Japon. Moins de 4000 au Canada. Quelques centaines seulement au Québec.

Bien que 27 % du cheptel automobile québécois soit marqué GM, on ne voit pas souvent ses coupés sport sur nos chemins. Ils témoignent d'un monde révolu, jeune et insouciant, où tous les excès (vitesse, énergie) étaient encore permis. Les temps ont changé. L'essence et l'argent sont rares. Nos routes sont de plus en plus mauvaises. Et on est chaque jour plus cassés.

Dans ce contexte, la Camaro apparaîtra peut-être bientôt comme un dinosaure. Reste à savoir si les dinosaures seront encore à la mode. ◀

G.-H.G.

Dragone, le philosophe du cirque

Anges et démons, chimères et fantômes, c'est dans la commedia dell'arte et chez les grands maîtres flamands que le metteur en scène du Cirque du Soleil trouve son inspiration. « Je travaille comme un musicien ou un peintre. »

« **D**e notre premier cri jusqu'à notre dernier souffle, notre existence s'use, ainsi que la pierre au jeu des ricochets, à distinguer le cristal de la chimère, la dure réalité des fantômes qu'invente notre imagination dans l'espoir d'échapper à la banalité du quotidien », écrivait Fernand Seguin. Ainsi va le cirque, ainsi va la vie, cet état confus entre rêve et réalité, où chacun est fou qui se croit roi, et roi qui se conduit en fou. ▶

Après avoir vu le public en pâmoison sous le grand chapiteau du Cirque du Soleil, lu et entendu les critiques unanimement louangeuses, Franco Dragone a fait de légères retouches à sa mise en scène d'*Alegría* et est parti pour la Belgique, le pays de son cœur, dont il aime tant la douce tristesse et la morne platitude. Il faut l'entendre parler des ciels mouillés, des brumes et des vents de la mer du Nord. De la poussière et des suies, des bouleaux blancs du pays noir, des petites villes charbonnières et des corons du Borinage et des Flandres. Il allait retrouver là-bas son fils, 12 ans, quelques vieux amis... et ce grand vide dont il a toujours très soif quand il vient de terminer un show.

Pendant plusieurs mois, il a travaillé debout, la tête sans cesse tournée vers les hauteurs, pour diriger les fil-de-féristes et les trapézistes du cirque. Il devait remplir de couleurs, de rythmes, de mouvements et d'émotions tout l'espace du grand chapiteau, comme un peintre sa toile. En Belgique, il va pouvoir poser à nouveau les yeux sur terre, laisser filer ses regards jusqu'au bout de l'horizon et ses pensées se diluer, se déliter lentement dans le ciel immense. Il sera sans doute en manque quelques jours, un peu désesparé peut-être. Mais il finira certainement par oublier la belle et sémi-lante *Alegría* qui, après Montréal et Sainte-Foy, poursuit sa tournée à San Francisco, San Jose et Santa Monica. Et il pourra recommencer à penser à d'autres couleurs et à d'autres formes, à composer dans sa tête un nouveau spectacle, du jamais vu... « La Belgique, c'est ma page blanche, dit-il, ma toile nue. »

Franco Dragone, Dragon dans l'astrologie chinoise, y a d'ailleurs déjà recommencé sa vie, en 1959. Ils étaient venus en train de l'arrière-pays napolitain, Franco, sept ans, sa maman, sa petite sœur, rejoindre le *padre*, qui s'était enfin trouvé du travail dans les mines de charbon. Oh ! misère ! qu'ils étaient loin du soleil alors, et seuls parmi ces gens qui ne les comprenaient pas. Les parents ne parleront jamais bien français. Les enfants rouleront longtemps leurs *r*. Le soir, après l'école, ils se font la conversation, un crayon entre les dents, pour apprendre à grasseyer à la française. Et ils lisent *Les Trois Mousquetaires* et *L'Île au trésor*. Et Tintin, bien sûr.

À 15 ans, Franco se sentait chez lui plus que partout ailleurs dans ce nouveau monde, des Ardennes à Amsterdam, pays wallons, flamands et brabançons, où tant de très grands peintres ont vécu et travaillé, Bosch et Bruegel, Rembrandt, Van Eyck, Van Dyck, Rubens, Van Gogh, tous ces visionnaires, ces aventuriers de l'œil qui depuis cinq siècles ont représenté le monde dans tous ses états, corps et âme, anges et démons. C'est à travers eux qu'il a appris à aimer l'histoire, la violente folie et le sauvage mysticisme du Moyen Âge, le fabuleux théâtre de

la Renaissance, le rêve éclaté de la modernité. Il s'est nourri de leurs images, il a adopté leurs monstres, leurs chimères, leurs fantômes qu'il va plus tard libérer dans ses mises en scène.

En attendant, il est entré au Conservatoire royal d'art dramatique de Bruxelles, où il se passionne pour les mises en scène éclatées d'Ariane Mnouchkine, de Dario Fo, pour les théories sur le théâtre brut et l'espace vide de Peter Brook et pour le théâtre immédiat de Bob Wilson. Et il explore le répertoire antique et classique, lit tout, de Sophocle à Shakespeare et Racine, de Beckett à Goldoni. Il préférera toujours lire le théâtre ancien et imaginer ses propres mises en scène plutôt que d'aller voir ce qu'on en fait en général dans les théâtres bourgeois de la Grand-Place. « Neuf fois sur 10, c'est du théâtre mort, dit-il. C'est rien, des bibelots inutiles et stériles. »

Il travaille pendant une dizaine d'années avec la Compagnie du Campus, jeune théâtre très proche des gens, dans la mouvance du théâtre-action, souvent en compagnie d'acteurs amateurs, dans les lieux les plus divers, les rues, les prisons, les jardins, au cœur même de la vraie vie. Il s'éprend d'une Québécoise, vient avec elle faire un tour par ici, découvre le théâtre « total et tellement stimulant » de Robert Lepage, se joint à la jeune équipe du Cirque du Soleil qui à l'époque, au milieu des années 80, a déjà trouvé ses couleurs, le jaune et le bleu, un public fervent, un style particulier, mais n'est pas encore tout à fait parti pour la gloire.

Metteur en scène des sept derniers spectacles, maintes fois décoré en Europe et en Amérique pour ses œuvres, Franco Dragone n'aime pas et n'a jamais aimé le cirque traditionnel. Il le dit, comme ça, à qui veut l'entendre : « Les clowns et les mimes avec leurs messages et leurs anecdotes m'ennuient très souvent, les animaux savants me dépriment toujours. » Il leur préfère les chimères et les monstres, les dragons, les personnages de la commedia dell'arte, des êtres durables, chargés de symboles, de vécu. Et il adore par-dessus tout les numéros de *fast-track*, de barres russes et de trapèze, où tout n'est que mouvements et voltige, couleurs, rythmes et suspense, matières acrobatiques très riches avec lesquelles il remplit son espace, crée de l'émotion forte, pure et brute, sans un mot.

« Dans mes mises en scène, je n'essaie jamais de dire quoi que ce soit d'explicite ni de raconter une histoire. Je ne travaille pas comme un auteur, mais plutôt comme un musicien ou un peintre. »

Van Gogh ne cherchait pas à livrer un message précis quand il a peint ce champ de blé sur lequel venaient s'abattre des corbeaux. Il cherchait simplement à obtenir le maximum d'intensité et de vibration chromatique, à créer chez le spectateur une impression forte, durable, inattendue.

« C'est ce que je cherche moi aussi, dit Dragone : à révéler l'émotion brute et les pensées sauvages que chacun a au fond de soi, très loin, bien cachées. J'ai toujours aimé ce qui est caché, ce qui n'est pas dit, pas immédiatement visible ou perceptible. » Dans le pays de son enfance, son nom, Dragone, ne désigne-t-il pas une source, un ruisseau souterrain ?

« Je ne veux pas faire de la narration, mais de l'évocation. *Alegría* ne raconte rien. Au départ, c'est un cri, tout simplement, un cri de ralliement contre la morosité... »

C'était il y a un peu plus d'un an, par un soir de grande fatigue et de joyeuses libations, dans un restaurant de l'hôtel Treasure Island de Las Vegas. On achevait la construction d'un théâtre de 1500 places spécialement aménagé pour recevoir la dernière production du Cirque du Soleil, *Mystère*, un énorme show qui allait rester à l'affiche pendant cinq ans au moins, peut-être deux fois plus. Les créateurs du Cirque savouraient leur succès. Ils avaient déjà l'assurance qu'une autre de leurs œuvres, *Saltimbanco*, que plus d'un million et demi de

spectateurs avaient déjà applaudie en Amérique du Nord, serait présentée à Tokyo pendant tout l'été 1994. Et après, on n'aurait qu'à choisir. De partout, d'Europe, d'Asie, des Amériques, les demandes affluaient. Le Cirque du Soleil, leur œuvre, était devenu une multinationale du spectacle, une légende. Ils faisaient de l'argent, ils voyageaient aux quatre coins du monde, les meilleurs acrobates et les plus grands artistes voulaient travailler avec eux... Et la critique, unanime, les encensait tous.

Mais ils étaient fatigués et inquiets. Ce dernier spectacle, *Mystère*, auquel ils avaient travaillé pendant plus d'un an est une œuvre sombre aux thèmes très lourds.

« Le monde venait de vivre des changements profonds et déchirants qui nous avaient marqués profondément, raconte Dragone. Il y avait de l'inquiétude dans l'air, de la peur. Au Cirque, on ressentait cette peur peut-être plus qu'ailleurs, puisqu'il y a toujours parmi nous des artistes originaires de l'Est, de Russie, de Chine. Il y a toujours quelqu'un dans la troupe dont le pays est déchiré, des garçons et des filles qui sont sans nouvelles de leur famille ou qui ne peuvent rentrer chez eux à cause des guerres. »

Dans ce restaurant de Las Vegas, ce soir de fête, ils parlaient de cela, des drames existentiels que vivait le monde, et se demandaient de quoi serait fait le prochain spectacle du Cirque du Soleil. Puis quelqu'un près d'eux a crié *Alegría* ! Et tous, spontanément, se sont ralliés à l'idée que le prochain spectacle serait une manifestation d'allégresse, un cri de joie aveugle, aux antipodes de *Mystère*.

Ils allaient bientôt se quitter, comme après chaque mise en place, chacun partant de son côté vers le pays de son cœur, son espace vide, sa page blanche. Quand ils se sont retrouvés, quelques semaines plus tard, le scénographe, le musicien, la costumière, le metteur en scène, l'administrateur, ils étaient toujours habités par l'esprit d'*Alegría*, ils avaient cueilli partout où ils étaient allés des images, des flashes qui serviraient à composer leur nouveau show.

« Quand j'ai une mise en scène à faire, explique Dragone, je me mets aux aguets, j'attends. Et bientôt, tout ce que je vois, tout ce que j'entends me semble lié à mon travail, à mon sujet, tout m'inspire et me stimule, tout m'impressionne. »

Il y a eu les journaux d'abord, et tout ce qui faisait l'objet des conversations qu'il entend dans les médias, les bars, les salons : la crise, les guerres, la violence, ce terrifiant *Brave New World* fin de siècle dans lequel nous sommes entrés. Il y a eu un film exaltant, *Le Temps des Gitans* du Bulgare Kusturica, dont le réalisme magique l'a réjoui et bouleversé. Et puis les chansons avinées et *destroy* de Tom Waits...

Mais le plus éclairant, le plus exaltant, il l'a trouvé dans un livre dont l'intelligence l'a émerveillé, *Le Cristal et la chimère*, de Fernand Seguin, le « savant imaginaire », qu'il a lu et relu, très lentement. *Alegria* ressemblera par moments à une magistrale paraphrase de Seguin. « De notre premier cri jusqu'à notre dernier souffle, notre existence s'use, ainsi que la pierre au jeu des ricochets, à distinguer le cristal de la chimère, la dure réalité des fantasmes qu'invente notre imagination dans l'espoir d'échapper à la banalité du quotidien. » Ainsi va le cirque, ainsi va la vie, cet état confus entre rêve et réalité, où chacun est fou qui se croit roi, et roi qui se conduit en fou.

L'homme fort et menaçant d'*Alegria* est au fond un tendre. Et Fleur, cet être difforme et laid qui vient parader entre les numéros, se prend vraisemblablement pour un parangon de beauté, un irrésistible sex-symbol. Tout ça, c'est le monde avec ses songes et ses mensonges, c'est la vie, notre cirque.

« Si on veut que la joie y soit, il faut l'appeler, dit Dragone, il faut crier *Alegria* ! »

Pendant la guerre, dans la France occupée, désarmée, profondément déprimée, Charles Trenet s'est mis à chanter *Y a d'la joie*. C'était une profession de foi. Malgré la morosité, l'inquiétude et la peur, il affirmait qu'il y avait de l'allé-

gresse dans le cœur des gens. C'est ce que fait le Cirque du Soleil avec *Alegria*.

Mais il faut avoir l'optimisme solidement chevillé au corps pour crier sa joie dans ce monde. Il faut savoir aussi, comme disait Fernand Seguin, qu'il est inutile d'espérer que la science et la technologie écartent les dangers qui pèsent sur nous, inutile d'attendre que les politi-

ciens fassent montre de quelque sagesse ou qu'un grand changement s'opérera comme par magie à la première seconde de l'an 2000. Il faut simplement espérer de toutes ses forces que le goût de vivre, de sourire, de s'aimer ne passera pas... Donc, *Alegria* !

Et que ce cri, primal et général, reste dans l'air et soit entendu longtemps, dans le monde entier.

« Ma plus grande joie, dit Dragone, ce ne sont pas les bonnes critiques qui me l'ont apportée, ni les applaudissements du public... J'étais un soir avec un ami, dans un restaurant de la rue Saint-Denis. Près de nous, on fêtait Roy Dupuis dont c'était l'anniversaire. Quand ils portaient un toast, les gens criaient *Alegria* ! J'ai compris alors que le cri était lancé et qu'on pourrait bien l'entendre longtemps, qu'il pourrait même se réaliser. Parce qu'*Alegria*, au fond, c'est un vœu, un appel. » ◀

Le retour du mythe

Depuis des mois, ils renouent avec Beau Dommage, ce personnage immense avec qui ils ont passé les cinq plus belles années de leur vie et qui est revenu leur brasser le cœur. Encore une fois... Fébriles, ils attendent leur petit dernier, qui naîtra ces jours-ci.

■ ls m'avaient invité à souper au studio de Morin-Heights où depuis quelques semaines ils préparaient dans le plus grand secret le cinquième album de Beau Dommage. Quand je suis arrivé, Pierre Bertrand et Michel Hinton étaient en train de monter les fondations d'une nouvelle « toune », *Le Retour du flâneur*, dont je n'entendrai jamais que quelques mesures, 10 secondes peut-être, toujours les mêmes, 100 fois remises sur le métier pendant des heures et des heures. Que de patience il faut pour faire une chanson !

Le soir tombait sur le lac et la montagne. Desrosiers et Léger jouaient au ping-pong, Rivard lisait un obscur roman suédois, Marie-Michèle regardait des magazines. Tout cela, très gentil, chaleureux, familial. Je me disais qu'il n'y aurait pas vraiment ►

de surprise dans cette rencontre, ni pour eux ni pour moi. Comme si on s'était quitté la veille. Mais j'ai senti peu à peu qu'une ombreplanait autour de nous, gigantesque, impérieuse, qui toute la soirée allait nous épier, qui nous suivrait pas à pas, du studio à la salle à manger, aller et retour, l'ombre incontournable de Beau Dommage...

Ils portaient tous les six à peu près les mêmes couleurs, très urbaines, asphalte et ciment, brique, gravier (hasard ou mimétisme ?). À table, ils parleront à tour de rôle, presque toujours à la première personne du pluriel, ne se coupant jamais la parole, ne se contredisant jamais, riant aux mêmes endroits, leurs six têtes à la même place exactement, leurs six cœurs battant à l'unisson.

Mais après le repas (végétarien avec un peu de vin), pendant que nous parlions du bon vieux temps, des Beatles et de la guerre du Viêt-nam en buvant des tisanes, j'ai aperçu sous la table leurs pieds, infiniment plus individualistes et différenciés que leurs propos. La toujours très élégante Marie-Michèle, qu'ils appellent entre eux la baronne von Plattsburg ou Lady Bodega, portait de souples escarpins de cuir. Michel « Flybin » Rivard avait aux pieds de robustes bottines de marche brunes à semelles noires. Réal Desrosiers était chaussé de gros Reebok blancs qui semblaient avoir pas mal vécu ; Pierre Bertrand, dit le Vieux Chanteur, de bottes westerns noires en beau cuir repoussé. Le doux Robert « Pépé » Léger arborait de fins souliers de toile bleu nuit. Quant à Michel Hinton, il était pieds nus.

Je ne saurais dire au juste pourquoi, mais la vue de ces six paires de pieds autour des miens (nus dans leurs vieux Old River) m'a ému et rassuré. J'ai pu me dire qu'ils jouaient un jeu, qu'ils tenaient ensemble un rôle, celui de Beau Dommage, leur maître à penser auprès de qui ils avaient repris du service, le temps d'une saison, d'un disque.

Avant le souper, ils m'avaient fait entendre quatre nouvelles tounes qu'ils avaient mises sur le métier pendant l'été. J'aurais été sur Mars que j'aurais reconnu Beau Dommage aux premiers accords. Il y avait une chanson de Robert Léger qui parlait du tendre blues que chante le ciel crépusculaire de Montréal. Et une autre dont Rivard avait fait les paroles seul et la musique avec Bertrand et Hinton, et qui parlait du paysage de son enfance, du temps perdu qu'on finit toujours par retrouver et d'une vieille cheminée démolie. Ailleurs, la voix de Marie-Michèle racontait la touchante histoire de Rose qui va voir son garçon ; beaucoup de fleurs et de tendresse, et de la nostalgie en masse. Et Rivard encore qui chantait : « Je ne ferai pas de mal à une mouche, à moins qu'elle ne la touche. »

Je me suis exclamé : « Mais c'est exactement comme dans le temps ! » Et j'ai senti que ça leur faisait infiniment plaisir.

Car, contrairement à tout le monde, Beau Dommage ne veut pas faire neuf, ni renouveler le genre à tout prix, ni surprendre ni changer toutes les règles et réinventer la vie. C'est le durable qui l'intéresse, le vécu, les émotions, les sentiments, les sensations ; le reste, les millésimes, la coupe des vêtements et des cheveux, tout ce qui constitue la mode, ne semble pas l'intéresser. Il est très proustien au fond, sans cesse explorant le temps perdu dans lequel il lance ses chansons comme des fusées éclairantes.

Proust a dépeint le grand monde snob de son époque ; lui, Beau Dommage, le petit peuple attachant de Montréal qui, depuis une quinzaine d'années, ne faisait plus beaucoup parler de lui dans les chansons. Il n'y en avait plus que pour les ailleurs psychédéliques, les blanches cérémonies et les grands espaces sidé-

raux où le petit peuple n'a jamais vraiment eu sa place, où il n'a pas les moyens, ni le temps ni le goût d'aller parce qu'il y a le travail, les enfants, la petite vie qui n'a rien de dérisoire, qui est la vie, simplement. Beau Dommage a eu le génie de venir le chercher là où il se trouvait, dans ses ruelles, devant son café au petit matin, dans le métro, au bureau. Et de ne pas lui dire : « Tu te fais avoir, ta vie est moche, t'es un salaud », mais de lui rappeler que, tout compte fait, il fait bon vivre. Et que la rue Beau-bien a autant de charme que tous les palmiers du monde.

C'était il y a 20 ans très exactement ce mois-ci. Leur premier album allait fracasser tous les records, 350 000 vendus en quelques semaines, 11 tonnes simultanément en tête du palmarès. Ils écriront, enregistreront, publieront quatre albums en moins de trois ans. Le deuxième, *Où est passée la noce?*, se vendra à 100 000 exemplaires en moins de 24 heures. En 1978, après deux autres disques (*Un autre jour arrive en ville* et *Passagers*), ils se séparent. Sans heurts, sans pleurs. La noce est finie ; la vie continue, désormais chacun pour soi... Que les producteurs de disques et de spectacles se le tiennent pour dit.

Mais tout allait recommencer pour de bon, un peu moins de 15 ans plus tard, lors du gala de clôture du 350e anniversaire de Montréal, en octobre 1992, un vendredi soir beau et chaud, au Forum de Montréal. « On ne peut pas ne pas y être », avaient-ils répondu aux organisateurs qui n'en croyaient pas leurs oreilles, ayant été si souvent éconduits et renvoyés bredouilles à leurs projets. Montréal, c'est le Natashquan de Beau Dommage. Tous les membres du groupe y sont nés, y ont grandi, et en plus y sont restés ; ils ont mis en chanson ses rues, ses gens, son blues. Ils étaient donc au Forum, depuis le matin, tous les six, et plutôt inquiets, se demandant si le « saint-esprit » qui, autrefois, au temps de leur folle gloire, les habitait, serait avec

eux quand ils monteraient sur la grande scène qu'on était en train de dresser du côté nord de la patinoire.

Depuis leur séparation 14 ans plus tôt, s'ils ne s'étaient jamais tout à fait perdus de vue (le monde ici est si terriblement petit !), ils n'avaient pas souvent eu l'occasion de jouer tous ensemble. En 1984, pour leur 10e anniversaire, ils avaient chanté un soir d'été sur une scène flottante dans le Vieux-Port de Québec. Et quelques jours plus tard ils donnaient au Forum de Montréal un spectacle dont on allait tirer un album double et une vidéocassette.

Ces deux shows, l'un payant, l'autre pas, avaient eu sur la foule un bouleversant effet. C'était presque trop. Presque effrayant. Le délire, les larmes de joie, les transes. Après huit ans d'absence, Beau Dommage et ses fans se retrouvaient sur la même longueur d'onde, comme s'ils s'étaient quittés la veille au soir. La foule avait chanté avec eux toutes leurs chansons par cœur, d'un bout à l'autre. Elle était si chaude, si pressante, si pâmée, si douce, elle ne voulait tellement pas qu'ils partent, en redemandant encore et encore, que ça les avait quasiment refroidis, que ça leur avait rappelé, en même temps que les belles années de gloire qu'ils avaient connues, la servitude harassante des tournées qui dureraient des mois, des nuits blanches passées en studio, des raids de promotion épuisants. Et eux qui avaient chanté « ça ne vaut pas la peine de laisser ceux qu'on aime pour aller faire tourner des ballons sur son nez », la plus anti-show-business et anticirque chanson jamais écrite, se devaient d'être conséquents et de mettre en pratique les leçons de maître Beau Dommage : la vie passe avant la carrière, ne confonds pas gloire et bonheur, etc.

Robert Léger avait été le premier à parler de décrocher. Il n'aimait pas la scène et les tournées, « question de goût, mais aussi parce qu'à l'époque les claviers étaient mal servis par la technologie de scène ». Michel Rivard s'était par la suite détaché du groupe avec force. Puis Pierre Bertrand. Dans l'ombre, qu'il affectionne, Robert Léger a continué à composer de la musique de film, à écrire des paroles et des musiques, à enseigner la chanson dans des cégeps. Marie-Michèle a fait beaucoup de télé comme animatrice, des chansons, des shows, des disques. Réal, l'archiviste, la mémoire du groupe, a continué de battre ses tambours, ce qui ne l'a pas empêché de devenir réalisateur télé. Michel Hinton a joué avec Rivard, Paul Piché, etc. Et Pierre Huet, qui avait signé les paroles de plusieurs de leurs chansons, a écrit pour plein de gens, entre autres pour Gerry Boulet, est devenu rédacteur en chef du magazine *Croc*, puis bras droit de Marcel Béliveau, le grand industriel du rire.

Chacun avait donc ses propres affaires, ses amours, sa carrière solo. Qui à la télé, qui en atelier, qui à l'étranger. Mais leurs routes se croisaient de temps en temps... Et ils gardaient tous un infini respect pour Beau Dommage. Il y a trois ans, une agence de publicité a demandé à Rivard et à Huet la permission d'utiliser *Ginette* pour une publicité d'automobile. Ils n'avaient rien à faire, qu'à apposer leur signature au bas du contrat. L'offre initiale était de 50 000 dollars, renouvelable après 13 semaines. Ils ont refusé. Sous prétexte que ça ne leur appartenait pas vraiment, que *Ginette* était une créature de Beau Dommage. Et que ce dernier ne serait pas content que ses chansons fassent de la pub.

Quand est venu ce jour d'octobre 1992 où ils devaient chanter ensemble devant le Forum rempli à craquer, ils étaient heureux et nerveux, intimidés plus par le fantôme ou l'ombre de Beau Dommage lui-même que par les 12 000 personnes qui les attendaient.

Il fallait retrouver l'esprit, cette grande amitié, ce courant, cette longueur d'onde qui autrefois les liaient si profondément.

Ça les a frappés en plein cœur, vers le milieu de l'après-midi, dans la loge où ils répétaient, sous les gradins du Forum, sous des milliers de tonnes de vieux ciment. Tout à coup, ce son troublant, les trois voix mises ensemble, celles de Marie-Michèle, de Pierre Bertrand, de Michel Rivard, la voix de Beau Dommage s'est fait entendre. Quand elle s'est mise à résonner tout doucement dans la loge aux murs de parpaing, ils ont senti que la Force était avec eux, et la Joie. La Musique, leur musique était de retour.

Beau Dommage a ses thèmes, son style particulier, ses rythmes propres. On reconnaît vite ses ballades et ses berceuses, ses fandangos ou ses sambas, chansons doucement mélancoliques ou comédies légères. Mais c'est beaucoup grâce au son unique de ces trois voix incorporées qu'il se distingue, qu'il charme et s'impose. Comme la tequila, le Triple sec et le jus de limette réunis donnent ce glorieux mélange qu'est la margarita. Ils ont retrouvé ce timbre, cette saveur, cette voix, qu'ils croyaient peut-être à jamais perdus, cette précieuse matière sonore dont ils savaient le public mont-réalais si friand.

Quand plus tard, après une kyrielle d'artistes venus chanter les beautés, les grandeurs et les misères de Montréal, ils sont montés à leur tour sur la scène du Forum pour y faire leurs trois chansons (*Montréal, Tous les palmiers* et *Le Blues de la métropole*), ils ont eu droit à une ovation comparable à ce qu'on sert au Canadien quand il remporte la coupe Stanley.

Deux coups de foudre, deux fois le

grand frisson en une seule journée, ça motive énormément... Personne ne s'est dit: « on devrait refaire un disque », mais on a recommencé à s'appeler plus souvent, on allait voir les mêmes shows, on échangeait des disques, des livres. Sans qu'on ne s'en rende tout à fait compte, le groupe s'était reformé. Beau Dommage s'était de nouveau imposé à eux, les avait mobilisés, subjugués, unis. Un an et demi après l'« épiphanie » au Forum, ils commençaient à écrire des chansons pour lui, à vivre les douces affres de la création auxquelles s'ajoutait une sorte de trac bien compréhensible...

Ils ne sont plus innocents. Ils ont la mi-quarantaine, de l'expérience, des moyens. Quand ils sont partis pour la gloire, en 1974, ils n'avaient même pas de char, pas de maison, pas d'enfants, pas beaucoup de passé. Ils ont enregistré leur premier album en quelques jours. Celui qui sort cet automne aura pris près de trois mois au studio de Morin-Heights, un des hauts lieux du rock international, où sont passés les plus grands, les plus riches, qui ont leurs photos bien encadrées sur les murs du hall d'entrée, les Stones, The Police, les Bee Gees, Elton John, etc.

Beau Dommage a aujourd'hui les moyens et le temps. Et les meilleurs collaborateurs, le technicien Claude Campagne, le réalisateur Rick Haworth, éminent musicien qui travaille aussi en spectacle avec Rivard, avec Daniel Bélanger... N'empêche qu'ils sont inquiets. Depuis des mois, ils réfléchissent sans cesse à ce qu'est Beau Dommage, ce personnage immense en compagnie de qui ils ont passé cinq des plus belles années de leur vie, qui s'en est allé, qui est revenu les chercher.

« En plus, on sait très bien ce qu'on dira de nous, me confie Rivard. Que nous sommes restés accrochés au passé, que nous nous sommes remis ensemble parce que nos carrières individuelles allaient plus ou moins bien, que Beau Dommage, c'était bon il y a 20 ans, qu'on ne revient pas en arrière, etc. On sait tout ça. Mais ça ne nous enlève pas le goût de travailler ensemble. »

Ils avaient 18 chansons en chantier lorsque je suis allé souper avec eux à la mi-août. Quand je suis retourné les voir, en septembre, ils n'en avaient plus que 10. Ils s'étaient rendu compte que certaines chansons, même bien faites, ne convenaient pas à Beau Dommage. Et ils attendaient des textes de Huet. Celui-ci leur en avait soumis quelques-uns qui ne faisaient pas tout à fait l'affaire. Il en

convient. Mais chaque fois qu'il reprend la plume, l'angoisse l'étreint.

« Qu'est-ce que Beau Dommage, qui s'est tu pendant 16 ans, peut bien vouloir dire aujourd'hui ? Voilà la question que je me pose. Quand on a commencé à écrire, au début des années 70, la chanson québécoise parlait tellement du retour à la terre et des grands espaces, que la ville nous est apparue comme un champ d'inspiration plus neuf que tout le reste. Ça tombait bien, c'était dans les rues de Montréal qu'on se sentait le plus à l'aise. C'est de Montréal qu'on a parlé. C'était nouveau. Mais aujourd'hui, de quoi puis-je parler dans les textes de Beau Dommage qui étonnera ou qui ravira, comme autrefois *Ginette* ou *Incident à Bois-des-Filions*? »

Cet exercice qu'ils ont fait cet été les a forcés à réfléchir à ce que Beau Dommage a été, aux influences qu'il a subies, à celles qu'il a exercées. On sait assez bien ce que Beau Dommage n'est pas ou ne veut pas être. On sait qu'il n'aime pas tellement le métal, qu'il n'a rien au fond d'un *rock band*. C'est un groupe qui fait des chansons, ces petites masses sonores qui flottent librement dans l'espace.

Ils m'ont parlé en vrac de ceux et celles qu'ils aiment, Joni Mitchell, Daniel Bélanger, Alain Souchon, Clémence Desrochers qui, un peu avant eux, s'était remise à parler de la ville, de la place Ville-Marie, de la rue Sainte-Catherine ; de Raymond Lévesque qui, comme eux, a chanté Rosemont : « Avez-vous remarqué, sur les trottoirs... » Et de cette chanson magnifique *En veillant su'l perron* qu'avait créée Dominique Michel en 1959, qu'ils ont ajoutée autrefois à leur répertoire de tournée, qu'elle a reprise au Forum, ce soir d'octobre 1992, juste avant eux.

« Beau Dommage n'a pas créé un genre, me disaient-ils. Mais on a transmis ou porté quelque chose qui vient de la Bolduc, de Clémence, de la chanson populaire. » En musique comme dans la nature, rien ne se perd, rien ne se crée. Et quand c'est bon, ça dure. « Une chanson, c'est comme un oiseau qu'on libère, il se promène dans les airs, il se cache, il part un temps, puis il revient parfois, quand on s'y attend le moins... »

Un soir de septembre, je suis repassé au studio. Seul au piano, dos à la console, roulant doucement des épaules, Michel Hinton était en train d'étendre une dentelle en sol majeur sur une musique qu'il avait composée avec Rivard. Ce dernier avait enregistré la voix guide de

Tout simplement jaloux, et une guitare sur la basse de Bertrand et de la batterie de Desrosiers.

Hinton recommençait encore et encore. Quand tout le monde était content, c'est lui qui ne l'était plus, qui voulait tout reprendre da capo parce qu'il venait de penser à un nouveau motif qu'il pourrait jeter sur le paysage sonore qu'ils avaient créé. Ou c'était Claude Champagne, qu'un infime détail agaçait, ou Rick Haworth qui disait : « Tu peux en prendre plus large » ou « Quand tu arrives à tel endroit, laisse-toi aller. » Plus tard, on ajoutera la voix de Marie-Michèle, puis celle de Bertrand, d'autres guitares peut-être, des percussions certainement, jusqu'à ce que Beau Dommage soit content, ce qui peut prendre des jours et des jours.

Assis à ses côtés, j'écoute, ravi, bercé... Je me dis que, tôt ou tard, ce bel oiseau « tout simplement jaloux » va sortir d'ici et s'envoler pour de bon; on le verra, on l'entendra sans doute cet hiver partout à travers le Québec. Puis il s'en ira, loin, peut-être nulle part. Mais je sais aussi qu'un soir, dans un an, dans cinq ans, je roulerai sur l'autoroute, ou je marcherai un beau matin dans la rue, et il reviendra se poser près de moi. Et je me souviendrai de ce moment, de Beau Dommage, du bel aujourd'hui qui, grâce à ses chansons, ne passe pas... ◀

Diantre ! pourquoi ce nom ?

L'origine du nom, Beau Dommage, et les circonstances de son adoption par le groupe sont restées (ou devenues) plutôt vagues. On sait seulement qu'il s'agit d'un juron qui exprimerait (peut-être) le dépit, une sorte de « tant pis » amusé et résigné, ou un étonnement admiratif et inquiet devant l'inéluctable. Mais peu importe le sens. Un juron est une sorte d'onomatopée, un sceau sonore. Ça fait partie des percussions. Ça veut tout dire.

D'après Rivard et Marie-Michèle, c'est l'un des personnages de *Séraphin* (région de Sainte-Adèle) qui l'aurait répandu; Bertrand pencherait plutôt du côté du *Survenant* (région de Sorel). Léger prétend qu'il vient à la fois de nulle part et de partout, de tout le monde, en fait. Et Huet pense qu'on peut l'utiliser pour tout dire, admiration, dépit, colère, peur, etc.

Toujours est-il que Beau Dommage est devenu leur nom fin 1973, début 1974, quand ils ont décidé d'enregistrer eux-mêmes les 11 chansons qu'ils avaient proposées à d'autres qui, beau dommage ! n'avaient pas cru en elles. G.-H. G.

Un innocent dans les Rocheuses

Mes amis étaient des skieurs d'expérience, rompus aux exercices casse-cou, adeptes des randonnées dans les Alpes depuis leur plus tendre enfance. Moi, vocation tardive, je faisais mon noviciat...

La fait beau sans arrêt pendant huit jours, les huit derniers de mars. Et en plus, on a eu droit à une pleine lune qui nous faisait la joie de se lever tôt, de sorte que nous pouvions voir les Rocheuses frémir sous son bel éclairage, avant de sombrer, épuisés et ravis, dans les bras de Morphée.

Et nous rêvions de descentes impeccables en télémark, le ski à l'ancienne récemment remis à la mode : nous chevauchions des avalanches et frôlions les abîmes à des vitesses de fou... Toute la nuit, champions du ski extrême. Mais au petit matin, quand les sommets se découpaient sur le ciel bleu, très haut, très loin, le trac fondait sur nous et s'emparait sans ménagement des plus faibles, dont moi qui avais pourtant toujours fait les rêves les plus téméraires.

Sur les flancs sud et dans les combes exposées au soleil et à l'abri des vents, la neige avait commencé à muer, mais le ciel était rigoureusement immuable et très pur, tout bleu, jour et nuit, sauf évidemment pendant les aubes et les crépuscules qui donnaient généreusement dans les ocres, les fuchsias, l'émeraude et le saphir. Au milieu du jour, le lourd soleil nous écrasait contre la montagne, quand nous montions, tout petits, lourd

sac au dos, ahanant, suant, soufflant et par moments sacrant, vers les sommets tout nus de la chaîne des Purcell, le Ptarmigan, le Copperstain, le terrifiant Porky Peak. Chacun perdu dans ses pensées, nous avançons dans l'immense silence, robotisés, hallucinés par le très grand air, l'effort soutenu, les mouvements cent mille fois répétés.

Là-haut, nous nous arrêtons un moment pour admirer le paysage, nous sustenter un peu, changer nos vêtements trempés de sueur, enlever les peaux de phoque dont nous avons couverts nos skis pour la montée, et nous préparer fébrilement à la descente, la grande glisse ininterrompue vers la ligne des arbres, puis à travers la forêt d'épinettes et de pins, dans la poudreuse jusqu'aux genoux, avec des cris, des fous rires, des chutes...

De temps en temps, des oies sauvages montaient en formation vers le nord, emplissant le ciel de leurs joyeux cacardements. Au sommet du Ptarmigan, on a vu deux lagopèdes en plumage d'hiver, tout blancs sur fond blanc, qui cherchaient des mousses et des lichens sous la neige et se laissaient approcher à cinq pas. Et des aigles aussi qui planaient encore plus haut que nous...

Nous rentrions moulus, affamés et assoiffés, à la tombée du jour. Chacun soignait ses ampoules. Aïe ! les malléoles, les petits orteils, les talons et les tibias. Il y avait encore un peu de lumière du jour dans le ciel que les moins vaillants d'entre nous étaient déjà au lit. Huit jours ainsi, sans aucune nouvelle du monde, à trois jours de marche de toute autre habitation, dans un beau grand chalet confortable, petit chef-d'œuvre d'architecture « nouvel âge », brillant exercice de style écologique *environmentally correct* jusqu'à l'obsession.

On nous recommandait même, quand nous partions pour nos randonnées quotidiennes, d'emporter, entre autres choses, des allumettes pour brûler le papier hygiénique dont nous pourrions avoir besoin. Et l'allumette, nous devions la laisser se consumer, si possible, jusqu'au bout. On s'est même demandé entre nous si on ne devrait pas inhaler la fumée afin de ne pas salir le bel air pur. Mais fumer était très certainement interdit.

À cette altitude, le processus naturel de compostage et de recyclage est considérablement ralenti. Nous rapportons donc chaque soir nos pelures d'orange, nos cœurs de pomme et nos croûtes de pain, qui sont broyés, mis en pâte et à l'égout, évacués vers une petite usine de traitement des eaux usées. Le savon et le shampooing sont bien sûr biodégradables. Un petit barrage hydro-électrique fournit au chalet quelque 3000 watts, mais le jour on chauffe au solaire et par très grand froid au propane. Le chauffage est réputé le plus efficace et le moins polluant du monde. Les déchets non recyclables et les filtres de l'usine d'épuration sont emportés par l'hélicoptère vers le vieux monde sale et industriel où croupit le reste de l'humanité pendant que nous nous amusons là-haut.

Il y avait là une quinzaine de randonneurs, la plupart venus de la côte Ouest, Portland, Seattle, Vancouver et Prince Rupert. Et nous, vite surnommés la *French Connection*, trois Parisiens, deux Montréalais. Et deux guides, des sortes d'extraterrestres très gentils qui ne con-

naissent ni la fatigue, ni la soif, ni la faim, ni la chute. Et qui s'occupent de tout. Les repas sont excellents, très copieux, beaucoup de tofu, de céréales, de fruits. Tout n'est qu'ordre et beauté. Vraiment ! Rien à penser, rien à faire, que du ski du matin au soir. Et des rêves de prouesses du soir au matin.

Mes amis étaient des skieurs d'expérience, rompus aux exercices casse-cou, adeptes des randonnées dans les hauteurs, qu'ils avaient abondamment pratiquées dans les Alpes depuis leur tendre enfance. Moi, vocation tardive, je faisais mon noviciat. Ou plutôt je le refaisais, n'ayant pas chaussé de skis alpins depuis plus d'une douzaine d'années, n'ayant fréquenté bien irrégulièrement que les plus sages pistes de ski de fond de la plaine du Saint-Laurent, des cantons de l'Est et des basses Laurentides. Je fus donc celui qu'on attendait, que la peur plusieurs fois par jour tétanisait, qui hésitait souvent avant de se lancer sur les pentes trop raides, et qui un jour, le troisième, devant le Porky Peak qui nous offrait son flanc bien lisse de 2000 mètres, a rebroussé chemin et est rentré, penaud, au chalet, lire un roman noir (*La Sirène rouge* de Maurice G. Dantec) près d'un pépère feu de foyer (bois importé, cendres exportées). Ce fut une dure journée, remplie de doutes, de remords, de remise en question... de nostalgie aussi. Je réalisais que depuis le temps où, étudiant, je fréquentais à l'occasion Habitant et Tremblant, j'avais beaucoup changé. Le ski aussi.

Jadis, si je me souviens bien, à peu près tout le monde skiait ou essayait de skier de la même manière. On godillait à pieds joints de haut en bas d'une pente plus ou moins bien damée, on faisait ensuite la queue devant les remontées mécaniques.

Aujourd'hui, chacun skie à sa façon, à son rythme et où bon lui semble, en horde compacte aussi bien qu'en solitaire, tant sur le plat total que le long de parois horriblement abruptes, dans la poudreuse comme dans la collante, en

monoski, en planche, sur de larges skis de descente ou de minces planches de fond, de randonnée, en télémark. Il y en a qui surfent sur les glaciers ou qui se jettent littéralement en bas des plus hauts pics des Rocheuses, d'autres qui traversent les Prairies en ski à voile. Tous les styles, tous les genres, tous les terrains sont aujourd'hui praticables. Il n'y a plus de règle, plus de limite. Le ski est certainement le sport le plus éclaté qui soit.

Reste qu'il y a certaines conditions et certains lieux entre tous privilégiés. Il y a ce ciel bleu, ce vent tranquille et doux, ces puissantes montagnes lourdement enneigées, jusqu'à trois mètres en certains endroits, et magnifiquement accidentées, restées parfaitement sauvages, les Rocheuses, certainement le plus vaste domaine skiable au monde. S'y trouvent quelques centres alpins mondialement connus, très chic, très cosmopolites, très agréables aussi, Banff, Lake Louise, Whistler. Tout le reste est fort peu fréquenté, pour ne pas dire vide. Sur des milliers et des milliers de kilomètres carrés, on peut y pratiquer le plus beau ski qui soit, le hors-piste, le tout-terrain, la randonnée de haute montagne...

Il y a maintenant, dans la partie sud des Rocheuses canadiennes, à moins de trois heures de Calgary, une douzaine de stations de haute montagne pouvant recevoir six ou sept mois par année entre 20 et 30 skieurs. Que ce soit sur le mont Storm, sur l'Engadine ou l'Assiniboine ou dans les hautes vallées de la Bow ou de la Kananaskis, on trouvera toujours de la neige en abondance. Certaines de ces stations sont mobiles, on dort sous la yourte mongole, on transporte ses vivres, tous ses effets, tous ses déchets; d'autres offrent le plus douillet confort comme ce chalet que nous habitons dans les monts Purcell.

D'abord, prendre la transcanadienne à Calgary, rouler lentement jusqu'à Golden, passé Banff et Lake Louise. La route est magnifique, bordée de grandioses panoramas pratiquement vides de monde. Des mouflons, des chevreuils, des ours nous regardent passer, impassibles, très dignes. Mes compagnons,

émervillés, comparent les Rocheuses si vastes et vides aux Alpes, tout aussi spectaculaires, mais infiniment plus peuplées, plus tassées sur elles-mêmes.

Golden est une petite ville traversée par la rivière Columbia encore jeune et impétueuse, et dont les eaux sont d'un vert si tendre qu'elles se confondent aux prés riverains dès qu'on s'élève le moindre. Notre chalet se trouve à une vingtaine de minutes d'hélicoptère, entre les pics de la chaîne des Selkirk, parois dressées, et les monts Purcell, plus accessibles, beaucoup plus enneigés, notre domaine...

Pendant sept jours, en gros, on reprendra chaque matin le même scénario ponctué par ces rituels obligés, pansement des ampoules, collage et décollage des peaux de phoque, engagement et désengagement du talon selon qu'on descend ou qu'on monte, et des arrêts réguliers pour souffler, enlever quelques pelures, boire un peu d'eau. Nous partons en petits groupes de six ou sept, incluant le guide. Assez tard, vers dix heures parfois, après avoir vérifié longuement tout l'équipement, le contenu de nos sacs, les émetteurs-récepteurs que chacun porte suspendu au cou au cas où une avalanche fondrait sur nous.

Il s'agit d'abord de descendre tout à fait au fond de la vallée pour entreprendre la grande montée qui durera plusieurs heures. Un peu après midi, nous franchissons la ligne des arbres et nous entrons dans la montagne nue, dans la lumière crue...

Notre équipement (loué à l'Université de Calgary) ressemble à celui du skieur alpin, larges planches et chaussures rigides dont on libère le talon en montée, qu'on rattache solidement aux fixations pour la descente. Mais, comme la grande majorité de ses confrères œuvrant dans les Rocheuses, notre guide a adopté cette technique ancienne qui depuis peu refait fureur, le télémark (du nom d'une région montagneuse du sud de la Norvège), dont il nous enseignera les rudiments et les raffinements.

Sur le plat ou en montée, ça va comme en ski de fond. C'est à la descente que les choses se corsent. Le talon reste libre et on doit alterner les genuflexions à gauche et à droite, bras hauts, le poids portant sur la jambe aval portée vers l'avant; l'autre, repliée, retenant vers l'arrière le ski amont. Pour effectuer un virage, on inverse la position. Voilà un art primitif qui requiert une grande maîtrise et un sens de l'équilibre et du rythme remarquable, beaucoup de souplesse, des cuisses en béton armé, des genoux bien huilés, une foi à toute épreuve... et un équipement, planches et fixations, ressemblant étonnamment à ce que nos pères utilisaient autrefois dans nos campagnes.

Le télémark est plus léger, quoique moins rapide, que le ski de descente ou de randonnée. Mais il est vraiment tout terrain. Le ski alpin est confiné aux pistes damées comme le golf au terrain aménagé ou le train à ses rails. Le « télémarqueur » ira partout, hors piste, en montée comme en descente, dans la poudreuse comme sur les pentes damées.

Nous avons fréquenté ainsi trois sommets. Jamais, en huit jours, nous n'avons repris le même itinéraire; jamais, sauf dans les alentours immédiats du chalet, nous n'avons emprunté des pistes battues, ni rencontré âme qui vive. Jamais non plus, juré, nous n'avons jeté dans cet immense terrain de jeu la moindre allu-

rette non consommée, ni pelure, ni croûte de pain, ni cœur de pomme. Nous y avons cependant laissé d'impérissables souvenirs.

Comme cette descente à travers la grosse poudreuse de la Forêt Brûlée, si excitante que nous nous sommes tapé une remontée de deux heures pour le plaisir de recommencer. Ou cette petite course en solitaire du côté de Buena Vista, le jour de ma défection, la géniale odeur des épinettes aux pieds desquelles les vents et les redoux ont creusé à même la neige de larges cheminées parfois profondes de plus de deux mètres.

Ou ce retour au chalet, après une journée au mont Coppers-tain. Nous avons fait un détour pour voir un lieu dit Bus Stop repéré sur la carte, juste à la limite orientale du grand parc national Glacier. Il y avait là une pente douce de plus de deux kilomètres sur laquelle nous filions gentiment, nos ombres tremblotantes s'allongeant devant nous à l'infini, si longues, si minces jusqu'à devenir floues et se perdre dans la poussière d'or du crépuscule parmi les stries et les signes que les vents avaient gravés sur la neige durcie. Et droit devant, énorme, la lune se levait. ◀

Nos soldats ont les bleus

Dieu que la guerre est jolie ! » écrivait le sous-lieutenant Guillaume Apollinaire à son amie Lou, au printemps de 1916, peu de temps avant d'être blessé d'un éclat d'obus à la tempe et trépané sous chloroforme. Il détestait la guerre, mais ne pouvait s'empêcher, à son grand désarroi, de lui trouver du charme et de la grandeur. S'il rassurait sa bien-aimée — « Tes seins sont les seuls obus que j'aime. » —, il restait sensible à la fatale beauté des champs de bataille, à la déchirante musique des canons et des mortiers, à cet esprit extraordinairement attachant et stimulant qui naît au sein d'une armée jetée dans la guerre.

J'ai pensé à lui, ce soir de demi-brume, à Valcartier, blotti avec mes camarades transis dans une tranchée-loge au fond d'une large vallée enneigée, où nous attendions avec impatience la guerre promise. Elle s'est levée en même temps que la lune. Quelques tirs isolés d'abord, puis des balles traçantes, magnifiques zébrures de feu sur le velours de la nuit, et des fusées éclairantes qui jetaient d'un bout à l'autre du ciel une lumière blafarde et veloutée, un soleil mat qui tombait et se diluait avec une lenteur irréaliste. Nous étions enfin dans l'œil de la guerre, écrasés par le son ample et sourd des armes lourdes et des obus qui passaient en sifflant au-dessus de nos têtes et faisaient gerber la neige et la terre tout autour de nous.

Nous nous rappelions, histoire de nous exciter davantage, qu'un soldat était mort quelques mois auparavant pendant un semblable exercice qu'on appelle dans l'armée un « tir d'aguerrissement ». Les recrues qu'on veut habituer aux choses pénibles et effrayantes y sont maintes fois soumises au cours de leur entraînement.

Des nuages ont voilé la lune, la guerre s'est tue, et des 10 tonnes sont venus nous chercher, leurs phares jaunes balayant devant eux la route boueuse et trouée. Sous les bâches, ça sentait bon le cambouis, la poudre et le kérosène, noirs et troublants parfums de la guerre. Et nous étions comme un peuple de colom-

bes exaltées. Sur le chemin du retour cependant, le remords s'est jeté sur nous et a fait plusieurs victimes dans nos rangs.

Beaucoup de journalistes sont de fieffés puritains pour qui tout plaisir est suspect et malsain. Ils s'interrogent plus volontiers sur leurs états d'âme et leurs émotions que sur les réalités qu'ils découvrent. En arrivant à la base, quelques-uns d'entre nous étaient en guerre contre eux-mêmes. Ils se demandaient d'une voix blanche si l'excitante expérience qu'ils venaient de vivre ne leur avait pas donné trop de plaisir. « Ne suis-je pas en train de trouver la guerre jolie ? » « L'armée cherche-t-elle à me séduire, à me corrompre ? »

Tout cela avait commencé quelques jours plus tôt. Nous nous étions présentés le lundi matin à la base militaire de Valcartier, 19 innocents maladroits et anxieux inscrits au cours de « journalisme de guerre 9501 », inspiré d'un modèle français et mis au point par les stratèges du Cinquième Groupe brigade motorisé, officiellement à l'intention des journalistes désireux d'aller sur le terrain couvrir la guerre.

Pendant toute la durée de notre stage, nous allions évidemment nous interroger *ad nauseam* sur les intentions profondes de l'armée. Elle désirait mieux nous connaître et souhaitait que nous la connaissions mieux. Elle tenait à ce que les journalistes et les coopérants qui l'accompagnent en mission sachent un peu mieux à quoi s'attendre, qu'ils se fassent une idée de l'horreur et du danger, de l'éthique de la guerre, du fonctionnement de l'armée, de ses mœurs, etc. Elle avouait également qu'elle avait mal à son image, qu'elle se sentait incomprise, et qu'elle voulait avec notre aimable complicité se refaire une beauté. Voilà le fond de l'affaire.

Cent fois peut-être, au gymnase ou au mess des officiers, à jeun ou soûlé, tantôt agressive, tantôt ratoureuse, *on et off the record*, elle nous rappelait le mal qu'on lui avait fait. Elle nous a montré sans pudeur ses bleus à l'âme, nous a rappelé l'inoubliable idylle qu'elle a vécue avec les médias à Oka, au cours de l'été indien de 1990, et le rejet brutal qui a suivi la sinistre affaire de Petawawa. Et dans un même souffle, un peu maso, intoxiquée par les médias, inféodée à eux, elle nous suppliait de ne pas l'oublier, de raconter ses exploits, ses misères.

Dans son mot de bienvenue, le général Forand nous avait beaucoup parlé de transparence et d'ouverture d'esprit. Et il nous avait fait cette étrange mise en garde : « Vous avez un pouvoir terrible, mais il ne faudrait pas en abuser. Rappelez-vous ce qui est arrivé aux syndicats. Leur pouvoir, au départ tout à fait légitime, a décliné considérablement parce qu'il y a eu des abus, des excès. Il ne faudrait pas que ça vous arrive. »

Nous allions nous entraîner avec quelques centaines de militaires du Royal 22e Régiment qui se préparaient à partir pour la Bosnie. Nous étions accoutrés comme eux, bottés lourd, casqués, engoncés dans des gilets antifragmentation, souvent pelotonnés les uns contre les autres au fond de blindés qui nous emmenaient on ne savait où par de cahoteux chemins.

Pendant deux jours d'abord, « la belle aube au triste soir », on nous avait « briefés » abondamment dans de petits amphithéâtres inconfortables ou des salles de conférence encombrées de drapeaux, d'écussons, de blasons, et aux murs couverts de cartes au 1/10 000e de l'ex-Yougoslavie, d'Haïti, de la Somalie et du Rwanda, de scènes de guerre du temps jadis et d'aujourd'hui, de portraits de généraux sérieux comme des papes et de la reine.

En lisant ces murs ou en écoutant nos conférenciers, nous avons beaucoup appris sur les lieux où l'armée canadienne a été en mission, sur la Bosnie surtout, et la Croatie, qui sont actuellement les véritables pays des militaires de Valcartier. Ils en parlent tous avec une étrange passion. Ils nous ont montré des images de très grande horreur rapportées de là-bas.

Des spécialistes éclairés nous ont fait de savants et parfois de passionnants exposés sur l'histoire et la démographie des pays où l'armée intervient, sur leur flore et leur faune, les maladies qui y courent, les us et coutumes comparés des Tutsis et des Hutus, des Croates et des Bosniaques, sur la nature des conflits qui les opposent, les armes dont ils disposent, les mines qui traînent dans leurs champs, etc. Et aussi comment l'armée canadienne se déploie chez eux, comment elle leur vient en aide... et ne fait pas la guerre.

Le troisième jour, nous sommes enfin passés à l'action. Tir à la carabine, à la mitrailleuse, lancer de grenades, déminage. À la tombée du jour, on nous a conduits, à une vingtaine de kilomètres de la base, à une hauteur d'où le regard embrassait le panorama. Un Couguar blanc nous y attendait, sphinx tranquille de 10 000 kilos monté d'un canon de 76 mm et d'une mitrailleuse de 7,62 mm. Mon tour venu, je me suis glissé dans son ventre d'acier, me suis faulé au poste du tireur-pointeur. Le serveur m'a présenté, comme s'il s'agissait d'un vin millésimé, l'obus long comme le bras que j'allais tirer. Il l'a délicatement couché dans la civière de chargement et poussé dans le bloc de culasse. Puis il m'a fait signe du pouce que tout était prêt. Je me suis rivé au viseur. Au loin, dans la vallée, j'ai repéré à deux kilomètres environ un coteau flanqué de quelques épinettes que dorait le soleil couchant, j'ai ajusté mon tir, appuyé du talon sur la gâchette, le tank a frémi et j'ai senti comme une main, celle de Dieu très certainement, me serrer très fort, douce et ferme étreinte qui a duré une bonne éternité, le temps que mon boulet rouge traverse le monde dans un hurlement d'enfer et aille éclater là-bas, très loin, passé le coteau dont les épinettes, m'a-t-il semblé, ont hoché légèrement. J'avais visé trop haut. J'aurais voulu recommencer. Mais à quelque 250 dollars pièce, c'était un peu gênant d'en redemander.

Je suis allé m'allonger auprès d'une mitrailleuse montée sur un affût, toute chaude, très douée. Ensemble, grâce aux balles traçantes qui tendaient des fils de lumière dans la nuit, nous avons ajusté le tir et criblé la cible à 200 m, jusqu'à ce qu'elle prenne feu. Mes confrères pendant ce temps tiraient de la C-9 ou de la C-5,56. Et nous faisions un concert d'une

belle frénésie ponctué de temps en temps par les sublimes détonations du Cougar qui remplissaient le ciel et nos âmes. On sentait alors à 20 m un souffle passer, Dieu encore, à n'en pas douter. Et notre joie, à tous et à toutes, était toujours très grande, non encore troublée par le doute et le spleen, cette tristesse physique qui parfois, chez ces êtres torturés que sont les journalistes, succède aux plus vifs plaisirs.

Le lendemain, on nous tirait du lit dès l'aube. Gym, douche, déjeuner éclair. À 7 h, on nous apprenait que nous étions à « Sarajevo », qu'un convoi humanitaire partirait dans la matinée pour « Zenica » ou « Tuzla » et que ceux qui voulaient en être avaient tout intérêt à se grouiller. Après la guerre de tranchées, nous allions connaître la guerre de mouvement.

Nous avons attendu pendant près de deux heures dans un gigantesque hangar où des mécaniciens et des électroniciens travaillaient à l'entretien de camions et de tanks en écoutant du *heavy metal*. Nous étions mêlés à des militaires canadiens-anglais venus de l'Ouest se joindre au 22e Régiment. Ils nous regardaient avec une froide suspicion, comme tous les militaires que nous avions côtoyés sur la base au cours des jours précédents. Il eût fallu être aveugles pour ne pas voir, aux regards brutaux qu'ils nous jetaient, qu'ils ne nous aimaient pas beaucoup.

J'ai tout de même pu lier conversation avec une fade et boutonreuse blonde, très jeune, toute menue, volubile et docte pédagogue qui m'a longuement entretenu de la vie quotidienne dans l'armée. Elle m'a montré plein de trucs amusants et inutiles qu'on peut faire avec un élastique et des épingles à cheveux : un piège à souris, un garrot, une sarbacane. Elle m'a dit aussi que, si les militaires ne nous aimaient pas la face, ce n'était pas parce qu'on avait dit du mal d'eux, mais parce que nous profanions leur uniforme. Elle a relevé une demi-douzaine d'erreurs dans ma tenue. Chaque erreur était une insulte. J'ai corrigé du mieux que j'ai pu. Mais elle n'était pas contente. « Corriger, c'est facile, me disait-elle. Rester correct, c'est une autre affaire. Ça prend de la discipline et une volonté que les civils n'ont pas. »

Quand je me suis plaint de l'attente qu'on nous imposait, elle m'a sèchement rappelé que ça faisait partie de la vie militaire. « Hurry up and wait, that's the name of the game. » C'est exactement ce qu'on se dit sur un plateau de cinéma : « Dépêche-toi et attends. » Cent fois par jour, pendant cette semaine d'entraînement, on nous servira des références au showbiz, aux arts de la scène et à l'art cinématographique. Les militaires parlent de « théâtre » plutôt que de terrain ou de champ des opérations ; une sortie, un convoi, une escarmouche, c'est un « show » ; il faut savoir « *stager, runner le show* » ; un tir d'aguerrissement dans la nuit est un *light show*.

Nous avons quitté « Sarajevo » vers 9 h, après avoir été longuement briefés et admonestés par des majors et des capitaines qui s'adressaient d'abord à leurs hommes, ensuite, avec une pointe d'ironie et d'ennui, aux journalistes. « S'il y a des contrôles, pas de Kodak, pas de pre-nage de notes. »

À peine sortis de « Sarajevo », nous sommes tombés dans une embuscade dressée par des Serbes grossiers et soûls, armés de vieux fusils soviétiques, de haches et de piques. Ils ont fait des blessés que nous avons étendus et soignés sur le bord de la route. Et bientôt, nous ressentions réellement les émotions, la peur et la colère surtout, que nous avions d'abord simulées. Ce n'était presque plus un jeu. Nous sommes arrivés à destination au début de l'après-midi, fatigués, tendus...

Pour nous détendre, on nous a laissés conduire des chars d'assaut par monts et par vaux, un énorme et docile Léopard (45 tonnes, 1,5 million de dollars), un Cougar amphibie, des TTB (transports de troupes blindés), un Bison à huit roues, un Grizzly passe-partout. Puis on a fait du rase-mottes en hélicoptère au-dessus de la rivière Jacques-Cartier que le printemps déjà affolait, on a foncé au volant d'une jeep sur de tortueux chemins de bois. Le petit soldat à ma droite m'exhortait à l'imprudence et me faisait entrer à toute vitesse dans les plus profondes flaques de boues.

« Le général vous a fait un cadeau. Profitez-en ! » nous disaient les officiers.

Ils ignoraient sans doute que le journaliste a davantage peur d'un cadeau que d'un canon. Chacun de nous payait 250 dollars pour participer à ce stage de cinq jours, grassement nourri, bien logé, convenablement vêtu. C'était fort peu pour ces plaisirs rares qui nous étaient donnés. Quand elle a compris que nous voulions réellement en connaître le prix, l'armée, qui depuis des jours nous parlait de transparence, nous a informés que le *light show* de la veille au soir avait coûté à lui seul 44 414 dollars exactement, c'est-à-dire 2338 dollars par stagiaire, 1,6 % du budget annuel de tir du régiment qui est d'un peu plus de 2,5 millions de dollars.

Le soir, au mess des officiers, où la tradition permet à chacun de parler en toute liberté, on a ri bien gentiment de nos scrupules, on nous a payé à boire encore et encore, et on a cassé des tonnes de sucre sur le dos des politiciens, ces gens pervers et ignares qui se mêlent de tout, surtout de ce qui ne les regarde pas, et qui depuis trop longtemps empêchent l'armée canadienne de s'épanouir et de grandir.

Cette armée n'a pas fait la guerre depuis le 27 juillet 1953, quand fut signé l'armistice mettant fin au conflit coréen. Placée sous un commandement international, elle a depuis participé à de nombreuses missions de maintien de la paix au sein de la force de protection de l'ONU, la FORPRONU, dont elle applique les règles d'engagement avec plus de rigueur et de restrictions que tout autre pays, ce qui en fait sans doute la plus pacifique armée de toute l'histoire de l'humanité. Or des voix de plus en plus nombreuses se lèvent en son sein pour protester contre cette orientation.

« Nous ne sommes plus des guerriers, me disait un jeune officier, de retour de Bosnie. Nous ne sommes pas non plus des gardiens de la paix réellement efficaces. En n'intervenant jamais nulle part par la force, nous n'imposons rien à personne, surtout pas le respect. Nos généraux sont à plat ventre devant les politiciens. Ils savent que, s'ils veulent se maintenir en place, ils doivent être *politically correct*. Mais, au fond, ils ne le sont pas vraiment. Par notre attitude, nous cautionnons la guerre. » Façon de voir et de dire que semblait partager ce soir-là la très grande majorité des capitaines,

des majors et des colonels venus prendre l'apéro au mess des officiers.

« Les médias exigent de l'armée qu'elle soit transparente, mais elle ne peut être apparente », philosophait un major fraîchement rentré d'une mission de reconnaissance en ex-Yougoslavie. « L'armée est hors du monde, cachée, recluse et honteuse. Un militaire en uniforme dans le métro de Montréal ou sur la Grande-Allée à Québec est assuré de se faire regarder de travers et traité de facho ou d'assassin par des jeunes qui pensent probablement la même chose des skinheads, mais qui n'oseront pas manifester devant eux leur désapprobation parce que les skinheads, eux, ne se laissent pas marcher sur les pieds. »

Quelqu'un rappelle l'affaire Aron, ce Somalien de 16 ans torturé à mort par deux débiles mentaux de Petawawa. Il jure que les Belges ou les Américains ne l'auraient pas torturé. « Ils l'auraient tiré au moment où il mettait les pieds sur leur territoire. Et on n'en aurait jamais entendu parler. En Somalie, l'armée canadienne a fait trois morts. Les Belges, une centaine. Les Pakistanais, encore plus. Les Américains, on ne compte plus les morts qu'ils font. Seul le Canada a intenté des procès à ses soldats. Aux dangers que nous courons, s'ajoute la peur de mal agir, d'être traduits en cour martiale, puis jetés en prison. »

Je passais d'un groupe à un autre, j'écoutais, je tisonnais mine de rien la conversation en jetant de temps en temps un coup d'œil aux paysages peints très bucoliques et mélancoliques qui ornaient les murs : canon géant dressé à l'orée d'un bois, char d'assaut traversant un marais dans le frisquet du petit matin, destroyer fendant la vague, avions de chasse en formation... Je suis resté un long moment rêveur devant un tireur embusqué, à peine visible dans le foin...

J'avais rencontré dans l'après-midi un de ces tireurs d'élite qui ont pour mission de pénétrer camouflés ou à la faveur de la nuit à l'intérieur des lignes ennemies, de prendre position, de repérer les nids de mitrailleuses, les *snipers*, de les avoir dans le collimateur et d'attendre les ordres qui viendront par radio, immobiles et invisibles pendant des heures, seuls au milieu du formidable

danger. Bûcheron dans le civil, mon tireur parlait de lui comme d'un robot extraordinairement fiable qu'il a le devoir d'entretenir et à qui il impose une discipline et un régime d'une extrême rigueur, à la façon des supermystiques ou des grands athlètes : pas d'alcool, pas de tabac, pas de café, de longues séances de méditation, des exercices de contrôle de la respiration, des pensées, des muscles.

« Dieu merci, je n'ai jamais tué, disait-il. Mais si j'en avais l'ordre, je le ferais sans hésiter. Avec toutes les conséquences que ça implique : être repéré et abattu, ou retourner derrière mes lignes et vivre avec ces images dans la tête pendant des jours, peut-être toute ma vie. Dans mon métier, il y a des risques physiques et des risques psychiques. »

Un officier psychiatre nous avait longuement parlé des maladies de l'âme dont souffrent les militaires, en particulier du DSPT (désordre de stress post-traumatique), blessure souvent très grave, parfois incurable, causée par la peur intense ou par des visions d'horreur qui restent indéfiniment présentes à l'esprit. « Ce qui marque et peine le plus nos soldats, disait le psy, ce sont les enfants martyrs. » Il nous a raconté des histoires épouvantables et vraies de petits garçons et de petites filles qui meurent de faim et de froid, d'un coup de machette à la tête, coupés en deux par un obus... ou qui ont les deux mains arrachées par une mine. Ils ont quatre ou six ans, plus de parents, ils sont seuls pour la vie, estropiés, gravement malades dans un pays en ruine où personne ne leur viendra en aide... « Beaucoup de nos soldats rentrent profondément traumatisés et dégoûtés. »

Le contraire se produit aussi, mais on en parle moins. Des soldats tombent littéralement en amour avec la guerre. Ils aiment son théâtre, ses odeurs, sa fureur. Un colonel, un soir, nous a longuement entretenus de ce qu'il appelle le *bosnian feeling* : la tension, l'adrénaline, stimulant mélange de stress et de trac qu'il ne trouve que là-bas et qui ici lui manque terriblement. Un autre nous a parlé des liens d'amitié qui soudent les militaires au combat, plus forts, plus attachants, plus vrais que tout au monde.

« Quand je m'enfonce en territoire ennemi avec ma colonne de blindés, je

reste en contact radio avec mon ami qui est là-haut dans son F-18. Il me voit et me guide, il risquerait tout, même sa vie, pour me protéger. Et moi, je sais qu'un de nos tireurs d'élite est couché là-bas dans les joncs. Je lui parle, je le rassure. Je veille sur lui. Si quelque chose lui arrive, je serai en danger moi aussi. Parce que nous sommes ensemble, une même personne. »

Je crois voir planer dans le mess des officiers l'ombre élégante et inquiétante de Yukio Mishima, fervent adepte de l'éthique et des viriles vertus des samouraïs, homme de muscles et de lettres, admirateur passionné de l'homme-machine et de l'armée.

J'avais pensé à lui déjà et à Nietzsche en parcourant un cahier de notes trouvé dans une salle de cours. L'écriture était nette et ferme, l'orthographe et la syntaxe impeccables. Il était question de discipline et de moral, de l'attitude ferme et bienveillante que devait adopter le chef envers ses subalternes, de la volonté de réussir. Il y avait des maximes, des préceptes et cette résolution : « Lire une histoire militaire du Canada. » De belles phrases sur l'attachement et le dévouement au groupe. Et ces mots qui revenaient plusieurs fois, toujours soulignés ou en gros caractères : l'esprit de corps.

Esprit de corps, c'est aussi le titre (en anglais comme en français) d'une publication dirigée par un dénommé Scott Taylor. C'est lui, ex-militaire, soldat félon et mille fois maudit, qui aurait donné à CTV le fameux vidéo de Petawawa qui allait provoquer l'éclatement du régiment aéroporté. Sa publication est désormais introuvable dans les bases militaires qui constituaient autrefois son principal débouché.

Personne n'en a interdit la distribution ; les militaires ont simplement cessé de l'acheter. « Je cracherais dessus si j'en voyais traîner un. » Tout permet d'affirmer que Taylor passerait un très mauvais quart d'heure s'il mettait les pieds dans une base militaire canadienne. Il triomphera sans doute encore longtemps dans le rôle de bouc émissaire chargé de tous les maux de l'armée.

Mais le scandale qu'il a déclenché a renforcé les liens qui nous unissent, a dit le major des blindés. Une armée s'aguerrit dans l'adversité. Plus on lui fait des misères, meilleure elle est. » Quand les médias ou les politiciens ne leur en servent pas, ils s'en font entre eux, des misères et des bleus, même dans leurs activités de loisirs.

Le *crud* (littéralement : saloperie ou cochonnerie), très en vogue dans les mess d'officiers, est un jeu d'aguerrissement que les officiers jouent en équipe sur une vieille table de billard recouverte d'une toile peinte aux couleurs de la brigade. On lance à tour de rôle la boule blanche sur l'unique boule numérotée du jeu qu'on ne doit jamais laisser s'immobiliser. Les membres de l'équipe adverse essaient d'arrêter le lanceur, alors que ses camarades le défendent et tentent de bloquer l'attaque. On joue en t-shirt, tous muscles dehors, bandés. C'est vite la « guerre », et souvent très violente, grosses mises en échec avec foulures et contusions, voire fractures. C'est tous pour un, un pour tous, jusqu'au bout, l'esprit de corps, cet esprit extraordinairement attachant et stimulant qui naît au sein d'une armée jetée dans la guerre. ◀

Conseil de la langue française
800, place D'Youville (13^e étage)
Québec (Québec)
G1R 3P4
Tél: (418) 646-1128

Bureau de Montréal
1200, avenue McGill College
Bureau 2200
Montréal (Québec)
H3B 4J8
Tél: (514) 873-2285

